Les Associations

Loisirs et Culture
Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène
L'Office du Tourisme du Revest-les-Eaux

Promenade historique au Revest et dans la vallée de Dardennes



Le Revest-les-Eaux vu des grottes du Lauron (photo : *Gérard Scolca*)

SOMMAIRE

Page 2	Note aux lecteurs,
Page 3	Remerciements,
Page 4	L'Habitat préhistorique de la Vallée de Dardennes par Jean Joubert,
Page 33	Qui sont les Comoni du Revest ? par Charles Aude,
Page 39	À propos des M dans Comoni par Charles Aude,
Page 41	Les monnaies massaliotes par Armand Lacroix,
Page 61	Période sarrazine : la Tour du Revest par Jules Vidal,
Page 65	Sites et monuments pittoresques d'un caractère artistique au Revest par Pierre François Meiffret,
Page 66	Le Revest et sa tour par Pierre Trofimoff,
Page 69	Tours sarrazines dans le Var par Jean Lacam,
Page 83	Le Revest et la vallée de Dardennes, des temps préhistoriques au Moyen-Âge par Armand Lacroix,
Page 103	La Tour-Donjon du Revest-les-Eaux par Roland Vernet,
Page 116	Remèdes de grand'mères par Jean Meiffret.

NOTE AUX LECTEURS

par Claude Chesnaud

En 1986, lors de la création des « *Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène* » avec Charles Aude et Pierre Trofimoff, nous souhaitions publier l'Histoire de notre Commune, publications sous toutes les formes.

En 2001, lors de la remise en activité de l'association « Loisirs et Culture » avec une bande de minots du Village, nous étions animés des mêmes intentions.

Avec Claude Caldani, président des « *Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène*» de 1991 à 2008, il y a eu profusion de publications :

- 35 bulletins,
- 7 livres.

Aujourd'hui[1], par un travail collectif avec des amis passionnés, nous vous proposons une « promenade historique » sans prise de tête, parfois avec des certitudes, parfois avec des zones d'ombre et parfois avec des contradictions, mais promenade dans le temps : bonne lecture !

[1] Le Revest-les-Eaux, 21 septembre 2008 (Fête du Patrimoine 2008)

REMERCIEMENTS

Sincères remerciements à nos amis qui ont réalisé « ***Promenade historique au Revest et dans la vallée de Dardennes*** » en rassemblant des archives, en écrivant spécialement pour cette occasion et en participant activement à la conception de ce document :

- Catherine Chauvigné
- Colette Comba
- Pascale Cressent
- Marie-Françoise Diard
- Mireille Gallet
- Christiane Martel
- Annick Vaillant-Rogeon
- Odile Vidal
- Michel Augier
- Claude Caldani
- Bruno Chesnaud
- Jean Joubert
- Armand Lacroix
- Jean Meiffret
- Richard Roquebrun
- Gérard Scolca
- Robert Van Laëre
- René Vernet
- Roland Vernet
- Archives départementales du Var

L'HABITAT PRÉHISTORIQUE DE LA VALLÉE DE DARDENNES

par Jean Joubert [2]

Quand on évoque l'habitat préhistorique de la vallée de Dardennes, on pense généralement aux grottes de la Ripèle sur la face Sud du Mont Combe.

Mais on oublie qu'en face, sur les falaises Nord et Ouest du Faron s'ouvrent des grottes qui appartiennent au même site de la vallée du Las (page 19).

Et si l'on ajoute les habitants de la falaise de Tourris, de la Vieille Valette et des grottes du Lauron qui n'en sont pas très éloignées, on peut dire qu'on se trouve dans une zone d'occupation préhistorique très dense.

Car en dehors des sites répertoriés grâce à mes prospections, et surtout celles de Gabriel Cazalas, des stations de plein air ont été recensées dans les secteurs des pentes de la Salvatte, de la source de la Ripèle et de la Tourrevelle.

Ces habitats couvrent des périodes allant du Paléolithique supérieur au Bronze Final en passant par le

[2] **Jean Joubert** : Commissaire en chef de la Marine (e .r.), ancien conservateur régional des Bâtiments de France, membre de l'Académie du Var (membre « *associé* » depuis 1963, membre « *actifs résidants* » depuis 1966), et cofondateur du Centre Archéologique du Var.

Néolithique (vers - 5000 ou - 6000 BC[3]) et le Chalcolithique (2500 / 1800 BC) ou Âge du Cuivre qui est très largement représenté dans les grottes ossuaires, comme nous aurons l'occasion de le constater.

Les grottes de la Ripèle

Dans le flanc Sud du Mont Combe s'ouvrent trois anfractuosités assez proches, l'une de l'autre, dites « grottes de la Ripèle ».

C'est René Gérard (page 20) qui est l'auteur de leur découverte en 1938 et de leur fouille à partir de cette date et pendant les 3 ou 4 ans qui suivirent.

René Gérard (1886-1965) exerça le métier de dentiste à Sanary et à Toulon, mais consacra ses loisirs à la recherche archéologique et à la botanique.

Il fouilla d'abord les Gorges d'Ollioules, la grotte du Château du Diable avec Henseling qui l'avait découverte en 1937, puis avec Gaignebet.

Après la Ripèle, il s'intéressa aussi à la Vieille Valette et au Lauron, puis, de 1950 à 1952, au Trou du Duc au Faron, en quittant Toulon en 1957 en prenant sa retraite.

Il fut président de la Société des Sciences Naturelles de Toulon.

[3] BC : Before Christ ou avant Jésus Christ.

Les 3 grottes du flanc Sud du Mont Combe

Revenons à nos grottes. La plus grande est creusée dans un angle de la falaise Sud du Mont Combe. C'est une assez grande salle de 7 mètres de long, 2,50 mètres de large et 5 mètres de haut. Commencée en 1938, la fouille se poursuivit d'une manière discontinue jusqu'en 1942. René Gérard y revint le 16 février 1947. M. Debroas, qui y participait parfois, découvrit une autre petite salle derrière une draperie de calcite.

La fouille se poursuivit jusqu'à 1 mètre de profondeur mais ne permit pas d'établir une stratigraphie, les niveaux étant trop remaniés.

Le matériel découvert s'étend du Paléolithique supérieur au Chalcolithique ou Âge du Cuivre en passant par le Néolithique ; quelques objets appartiendraient aussi au Bronze Final.

Des pointes de flèches de silex, dont 2 de technique solutréenne, appartiendraient au Paléolithique, ce qui est rare dans notre région, et a été confirmé par J. Courtin.

En plus de l'industrie lithique, on rencontre de la céramique : des morceaux de poterie du Néolithique et du Chalcolithique et quelques tessons ornés de décor digital du Bronze.

Une aiguille en os et divers objets de parure : des perles olivaires en pierre polie, une pendeloque en cristal de roche perforée et une coquille perforée. Enfin de rares ossements humains fragmentés.

La petite grotte de la Ripèle est située non loin de la grande. Il s'agit d'une petite salle de 3 mètres de long, de 0,85 mètre de large et de 1 mètre de haut. Elle a été découverte et fouillée par R. Gérard en 1938. L'année suivante Adrien Durand (décédé écrasé dans les grottes du Lauron) procéda à un nouvel examen de la grotte. On pense qu'il s'agit d'un ossuaire du Chalcolithique Final plus récent que la grotte par la présence d'une perle en métal. Mais aucune stratigraphie n'a pu être établie.

Parmi le matériel recueilli, signalons :

- 4 pointes de flèches foliacées bifaces, quelques bords denticulés,
- Des tessons de céramique à surfaces lissées,
- De nombreux objets de parure :

- Perles olivaires en roche verte,
- Perles discoïdes en stéatite (ou talc),
- Un cristal de quartz perforé,
- Un anneau de calcaire,
- Une grosse perle tonnelet en cuivre qui pourrait être une importation du Languedoc,
- Des restes humains de plusieurs personnes de petite taille faisant penser à un ossuaire.

L'atelier préhistorique de la Ripèle [4]

Il s'agit d'une petite grotte d'environ 4,50 mètres de long et de large (page 21). Elle est surplombée à une dizaine de mètres par un rocher qui s'avance d'environ 4 mètres qui abrite des vents dominants – située à environ 150 mètres et à 500 mètres au Nord de la source de la Ripèle, elle était protégée par un mur en pierres sèches d'un mètre de hauteur à demi écroulé et a servi à une époque récente à abriter des chèvres (dents).

L'atelier a été découvert en mars 1938 par René Gérard qui a effectué des fouilles entre mai et novembre de la même année et c'est en prospectant les environs qu'il a découvert les autres grottes.

Il y a recueilli :

- 1 pointe de flèche de 35 mm de long, en feuille de saule taillée sur un seul côté,
- 1 pointe de même technique en silex blanc,
- 1 extrémité de grosse pointe lissée,
- 2 lames de 50 mm en silex noir et 1 petite en silex blond,
- 4 grattoirs en silex,

[4] Publication Bulletin de la Société de Botanique et d'Archéologie du Var.

- 1 galet très plat, triangulaire, de 65 x 45 mm, aux angles arrondis (lissoir ?),

- 1 éclat de schiste, des galets et de l'ocre jaune,

- 1 céramique assez rare : des tessons de poterie noirâtre du Néolithique, d'autres du Bronze, des tuiles gallo-romaines et des fragments modernes,

- Des os de lapins, de renards, de capridés et des coquilles marines.

L'abri a servi de sépulture (de 1 mètre par 0,80 mètre et par 0,50 mètre) : un squelette d'un homme jeune replié et couché sur le côté droit, à 20 cm de profondeur. Les restes étaient très abîmés par l'humidité, 2 vertèbres en bon état et 6 dents.

Mais ce qui est surtout remarquable, c'est la quantité d'éclats de silex informes et inutilisables, plusieurs kilogrammes ; l'importance de ces déchets abandonnés sur place par rapport aux pièces travaillées est la caractéristique d'un atelier de taille.

Comme l'écrit René Gérard dans sa publication : « *le silex employé est de mauvaise qualité et se débite mal* ». Il est noirâtre et provient de gisements tout proches où il se présente sous forme de dépôts polymorphes enchâssés dans le roc.

En effet, en divers points du Mont Combe, on trouve des amas de silex. En janvier 2006, lors d'une partie de chasse, j'en ai découvert un ensemble important dans la propriété de M. Gillet, propriétaire du Château de Tourris, en limite de la partie la plus éloignée du Château, dans une replantation d'oliviers, face aux Bouisses, à proximité d'un puits.

Le 2 juin 2006, sous la conduite de P. Baudoin, avec Nicole Le Tiec et Christian Luzin, nous avons effectué une prospection du site. Il s'agirait d'un petit atelier de taille de surface d'où proviendrait le silex utilisé dans la grotte de taille de la Ripèle. Luzin en a effectué l'étude, mais son décès prématuré ne lui a pas permis de publier les résultats de ses travaux.

Les grottes archéologiques du Faron

Les sites archéologiques connus du Faron toulonnais (page 22) que Layet[5] appelle « *le site Telo* » sont au nombre de 5 :

1 - La grotte de la Tour de l'Uba a été occupée aux âges du Néolithique récent, du Bronze et du Gallo Romain,

2 - La station du Souzy, la plus occidentale du Mont Faron, occupée au Chalcolithique et au Bronze Moyen et Final,

3 - Les Éboulis de Beaumont du début de l'Âge du Fer,

4 et 5 – Le Sous-Roche des Lierres et la caverne du Trou du Duc, occupés à tous les âges du Néolithique récent au Gallo-Romain.

[5] Notaire à Toulon, a fouillé la plupart des sites et grottes du Destel, Mont Garou, Courtine d'Ollioules … Disparu en 1953, ses héritiers ont légué sa collection au Centre Archéologique de Toulon.

La grotte de l'Uba (page 23)

La grotte de l'Uba a été découverte par J. Layet en novembre 1938 ; il l'a fouillée jusqu'en 1940. Située à l'Ouest du Faron, au pied de la Falaise de la Tour de l'Hubac, elle domine la Vallée du Las et sa vue porte vers la Courtine et le Croupatier. Précédée d'une grande terrasse, elle mesure 3 mètres de profondeur, sur autant de largeur et 2,50 mètres de haut ; s'y rattachent 2 petites cryptes.

Il s'agit d'un ossuaire (page 24) utilisé aux périodes Chalcolithique et Bronze, mais aucune stratigraphie n'a pu être établie.

A l'entrée de la première crypte, Layet découvre 2 crânes humains qui sont probablement ceux des deux plus anciens toulonnais connus.

Le premier (page 25), appelé pour cela « *Homo telonensis* », appartient à un homme brachycéphale au front peu élevé d'une cinquantaine d'années, à forte capacité crânienne. Il porte, au dessus de l'arcade sourcilière gauche, une blessure cicatrisée de 20 mm de long et 5 mm de profondeur.

Le second crâne (page 26) appelé « *Mulier telonensis* », appartient à une femme dolichocéphale, à peu près du même âge que l'autre. Un os long était enfoncé dans le trou occipital, mais les deux crânes étaient remplis de petits ossements. J. Courtin a confirmé qu'ils appartenaient au Chalcolithique.

D'autres calottes crâniennes, maxillaires, des os longs éclatés en longueur, divers ossements concrétionnés, au total les restes de 6 adultes et 2 enfants.

La grotte extérieure comporte des sépultures « *coffre* » de l'Âge du Bronze avec des ossements brisés et carbonisés et des tessons de poteries. Seule la première crypte permet de déterminer des niveaux. Le matériel de silex (page 27) se compose de 3 pointes de flèches, en forme de feuille de laurier, taillées sur les 2 faces, la plus massive a été trouvée parmi les ossements de la deuxième crypte, une pointe de javelot de 15 cm de long est divisée dans le sens de la longueur par une nervure médiane. Une grande lame longue de 14 cm aux bords presque parallèles et à la coupe trapézoïdale. Enfin, une petite lamelle en silex noir. Des vases à fond rond, globuleux, avec des mamelons de préhension non perforés aux funiculaires parfois verticalement de 2 mamelons horizontaux. Un grain de pendeloque, parure taillée dans un os.

Parmi les objets du Bronze Moyen, une coupe funéraire (page 28) trouvée en morceaux près du second crâne et reconstituée aux deux tiers. C'est une tasse à carène basse, arrondie, à fond presque plat, en pâte noire, haute de 12 cm, aux débuts d'attache d'anse *« od ascia »*, de type palladien. Layet l'avait classée au Chasséen. Ainsi que quelques éléments de matériel Gallo-Romain.

Telle est cette grotte du plus ancien Toulon, située à 500 mètres de la source de Saint Antoine qu'elle domine.

La grotte du Duc du Faron (page 29)

C'est la plus à l'Est de l'ensemble, au pied de la falaise, proche de la Tour Beaumont ; elle a été découverte par M. Eveen. Elle fut fouillée d'abord par M. Layet entre 1939 et 1946, puis de 1950 à 1952 par René Gérard que nous avons déjà rencontré à la Ripèle. Cette caverne fut nommée ainsi par Layet à cause de la

présence d'un grand duc à qui elle servait de refuge. Précédée d'une grande terrasse, elle mesure 25 mètres de longueur, sur 9 mètres de largeur et de hauteur. Layet a creusé jusqu'à 5 mètres de profondeur sans pouvoir établir une véritable stratigraphie, mais en remarquant quand même 5 lits de dépôts. Comme nous l'avons dit, elle renferme tous les niveaux archéologiques, du Néolithique Moyen au Gallo-Romain.

Elle a fourni un abondant matériel et quelques pièces caractéristiques :

- D'abord une pointe Moustérienne, ce qui permettrait de rattacher la fréquentation au Paléolithique Moyen.

Parmi l'industrie lithique, signalons :

- Des grattoirs assez rudimentaires, en quartzite et 1 grattoir double retouché,

- Des pointes de flèches foliacées ou dentelées,

- De longues lames en silex dont on a tiré un poignard et un couteau à dos,

- Un burin bec de perroquet et une hache en pierre polie,

- Des objets métalliques,

- 3 lamelles de cuivre ou de bronze, minces, trapézoïdales, l'une étant percée de 2 trous,

- Une hache tranchet à large tranchant en bronze,

- Des poinçons en os,

- Quelques ossements humains pouvant se rattacher à des sépultures à incinération, et René Gérard signale quelques petites tombes à coffre dont l'une contenait une hache polie,

- Mais c'est la céramique qui est la plus intéressante, en particulier pour les moyens de préhension.

- De nombreux tessons appartenant, selon J. Courtin, au Chasséen Méridional.

- De petits gobelets à fond rond, en pâte lustrée, aux divers moyens de préhension : languettes, urnes verticales, en flûte de pan, boudin, oreillettes percées verticalement ou horizontalement,

- Une coupe à ceinture tuyautée, dite en flûte de pan,

- Une coupe à ceinture plane et conduits verticaux, dite par Layet « *silhouette Louix XV* »,

- Une coupe multi forée comprenant 3 conduits verticaux et des parties planes (page31).

Ch. Lagrand a classé au Bronze Moyen et Final toute une série de poteries :

- Des vases coniques, biconiques, carènes des tasses, une coupe carénée,

- Une jatte à carène arrondie,

- Des vases à bords décorés de motifs géométriques, de cordons, d'empreintes digitales,

- De gros vases à décor digital,

- Des écuelles à fond plat décorées de grecques.

L'abri Sous Roches des Lierres

Situé entre la Tour de l'Uba et la Tour de Beaumont, il est composé de 2 abris contigus de 12 mètres sur 3,50 mètres et 1,40 mètre de profondeur.

Une industrie lithique composée de pointes de flèches, de lames en silex et de grattoirs sur bout de lame, d'une faucille et un couteau en silex blanc.

De la céramique :

- Des tessons de poteries néolithiques épaisses se rapportant à des marmites et à des gobelets aux manchons de préhension,

Des fragments de poterie du Bronze :

- 1 coupe à pâte lustrée, des récipients carénés, des grandes jarres à décor digital, 2 gros vases à col droit,

- 1 petite coupe à fond plat, bords évasés, ornée de points creux de l'Âge de Fer,

- Une fusaïole en terre cuite.

De l'industrie osseuse : poinçons, perçoir spatule, aiguille, plaquette, pointe en os de bœuf. De nombreux coquillages et des restes de faune : lapins, suidés, bovidés.

Les grottes de la Vieille Valette

Nous terminerons par un bref passage à la Vieille Valette, barre rocheuse qui culmine à 470 mètres. Au pied de la falaise, haute d'une cinquantaine de mètres, s'ouvrent de petites grottes dont seulement deux ont une certaine envergure. La plus importante, le Trou de Gaspard, mesure 12 mètres de long, de 1 à 2 mètres de haut. Elle a été signalée par Laurent Germain en 1869 et fouillée par Maurice Véraldo qui a recueilli une pointe de flèche et une pointe de javelot en silex, ainsi que des lamelles microlitiques. Pendant notre prospection de 1964, avec Pierre Balencie et Marc Gérard, nous n'avons trouvé que quelques ossements humains et des fragments de céramiques indéterminables.

La grotte voisine, dite de l'Éboulis, de 4,50 mètres de long sur 1 mètre de hauteur, n'a livré que quelques dents et ossements de capridés et de rongeurs. Un petit foyer cendreux, des noyaux d'olives et des fragments de poteries indigènes gris-clair des 9ème et 10ème siècle indiqueraient une occupation temporaire possible ; nombreux coprolithes.

Pendant nos travaux de 1964, nous avons fouillé une petite terrasse en forme de demi cercle de 5 mètres de diamètre, protégée par un surplomb de rocher. Dans ce fond de cabane, nous avons reconnu 3 niveaux :

- Le 1er, de 5 à 8 cm, n'a fourni que quelques tessons médiévaux épais,

- Le 2ème, formé d'une quinzaine de cm. de terre grise et pulvérulente avec traces de foyer, contenait une céramique d'époque carolingienne (page 32), à décors linéaires ou petits dessins

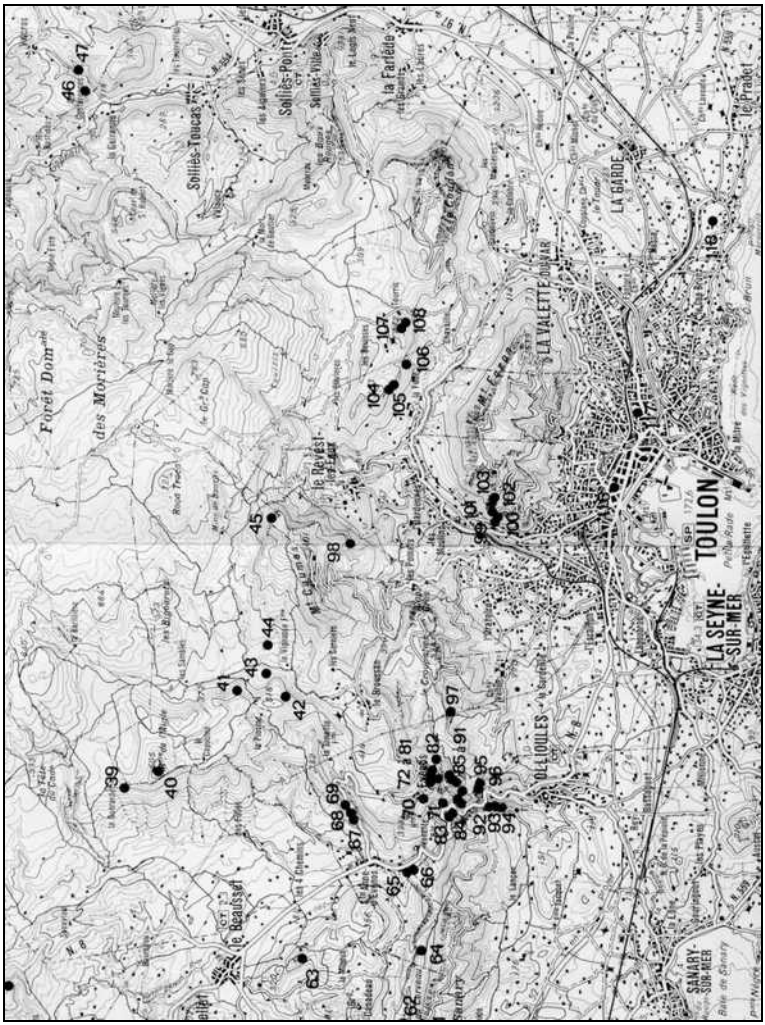
en creux à la molette, petits rectangles ou triangles en bandes horizontales. Cette occupation correspond à une période troublée de l'Histoire, du 7ème au 10ème siècle, temps carolingiens et invasions sarrazines où l'on se réfugie sur les hauteurs.

- Dans le niveau 3, des tessons de poterie Gallo-Romaines, de poteries indigènes (Âge de Fer), des tessons à parois minces et bombements horizontaux et 2 silex grossiers retouchés et un petit éclat. Niveau de 30 à 40 centimètres, sorte de terrasse bâtie sur le rocher avec un fond de grosses pierres plus ou moins plates.

Les ruines de la Vieille Valette

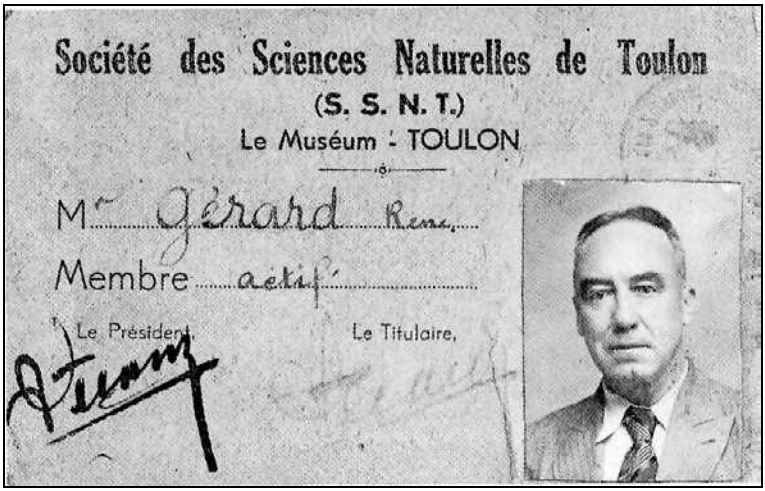
Au dessus, sur le plateau, il a été trouvé un petit grattoir en silex noir et, en 1920, une pointe de flèche par le Cdt. Laflotte. Malgré cela, nous ne sommes plus dans la préhistoire, mais dans les ruines médiévales de Tourris.

Annexes (pages 19 à 28)



Carte des habitats préhistoriques de notre région

Sources : Atlas, Hélène Barge.


Société des Sciences Naturelles de Toulon
(S. S. N. T.)
Le Muséum - TOULON
M. Gérard René
Membre actif
Le Président.
Le Titulaire.

Carte de la Société des Sciences Naturelles de M. Gérard René

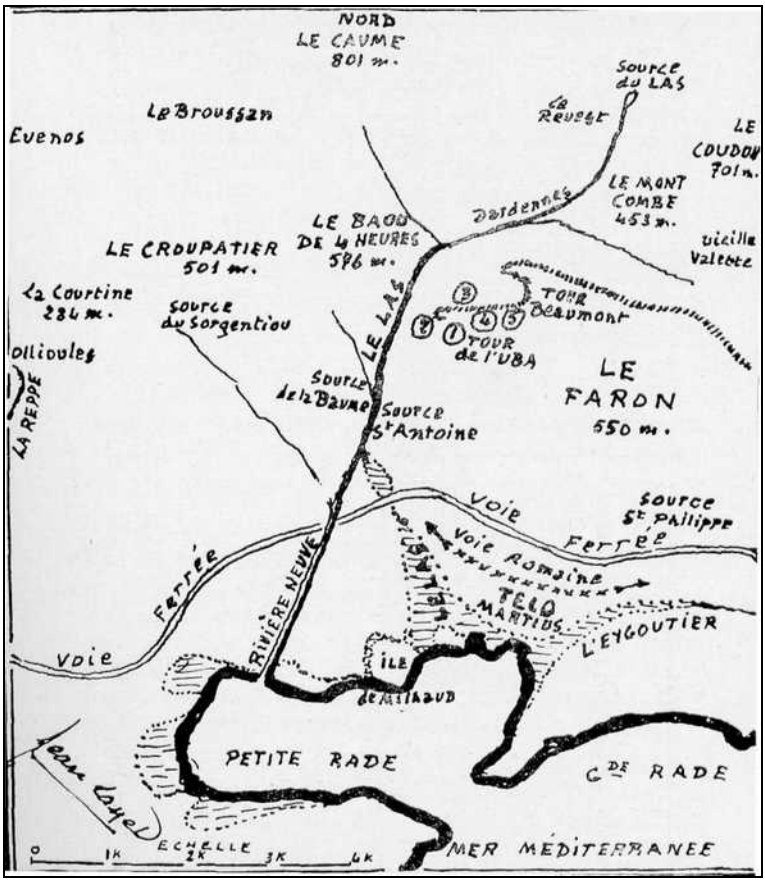
L'ATELIER PRÉHISTORIQUE DE LA RIPELLE

A 5 km. environ à vol d'oiseau au nord de Toulon, immédiatement derrière le Mont Faron qui domine de ses 550 m. notre grand port militaire, se dresse le Mont Combe, relief cénomanien de 432 m. et contrefort du plateau de Tourris. Bordé au sud et à l'est de falaises aux anfractuosités multiples, il est séparé du Faron par la vallée de la Ripelle, torrent presque toujours à sec, mais qui a dû, autrefois, connaître un régime hydraulique bien différent, si on en juge par l'épaisseur de galets de son thalweg. La source de la Ripelle, captée en grande partie pour l'alimentation en eau du château de la Ripelle, est située au sud de l'extrémité est du Combe. C'est à environ 150 m. au-dessus et à 500 m. au nord de cette source, que nous avons découvert, en mars 1938, l'atelier préhistorique qui fait l'objet de la présente étude.

En venant de Toulon, via Dardennes, on accède à l'atelier par le chemin qui mène du château de la Ripelle à la source, mais, quand on est en vue de celle-ci, il faut prendre le sentier à gauche, comme pour aller à la ferme des Bouisses. Cent mètres après avoir laissé à droite un antique four à chaux circulaire et quand le sentier a repris sa direction générale nord-est, le quitter franchement et grimper à gauche à travers les rochers et les buissons en direction d'une grotte qu'on aperçoit d'en bas. Cette grotte n'a que l'importance d'un repère ; l'abri sous roche qui a servi d'atelier se trouve à 20 m. à gauche dans l'angle rentrant formé par la falaise. Au cadastre, il fait partie de la parcelle n° 57, section C, dite de Tourris, et appartenant à M. le Comte de Gasquet, que nous sommes heureux de remercier ici, pour l'amabilité avec laquelle il a autorisé les fouilles.

Imaginez une pyramide creuse triangulaire sensiblement équilatérale, de 4 m. 50 de côté, de 4 m. 50 de hauteur. Couchez là horizontalement devant vous, à plat, le sommet en avant, et vous serez devant cet abri au pied de la falaise. L'abri, de 4 m. 50 de profondeur par conséquent, est lui-même surplombé, à une dizaine de mètres, par un rocher qui s'avance de 4 m. environ et qui, par mauvais temps, joue en quelque sorte le rôle de marquise protégeant une terrasse. Si vous notez qu'il est abrité des vents dominants et qu'il est à proximité de l'eau par la source de la Ripelle, qu'il est très sec et qu'il n'y pleut pas, sauf un peu à gauche, sur 1 mètre carré environ, il est certain que cet endroit a dû être recherché par l'homme préhistorique à cause de son confort relatif.

Ces particularités avaient attiré notre attention. Quand nous avons décidé de le fouiller, il était limité à l'aplomb de la falaise, comme les autres abris sous roche de la région que nous connaissons, par un mur en pierres sèches. Celui-ci avait 0 m. 75 d'épaisseur et



Lire « ***Baou de 4 ouro*** », traduction « ***Mont des 4 vents*** »

JEAN LAYET

LA GROTTE
DE LA
"TOUR DE L'UBA"

(Station de plein air, Ossuaire sous crypte
et Fontaine souterraine)

(Extrait du "Site Telo" et ses premiers habitants)

Publié dans les Annales de la Sté des Sciences Naturelles de Toulon
et du Var, années 1950-1951

LA GROTTE DE L'UBA

PLANCHE XI

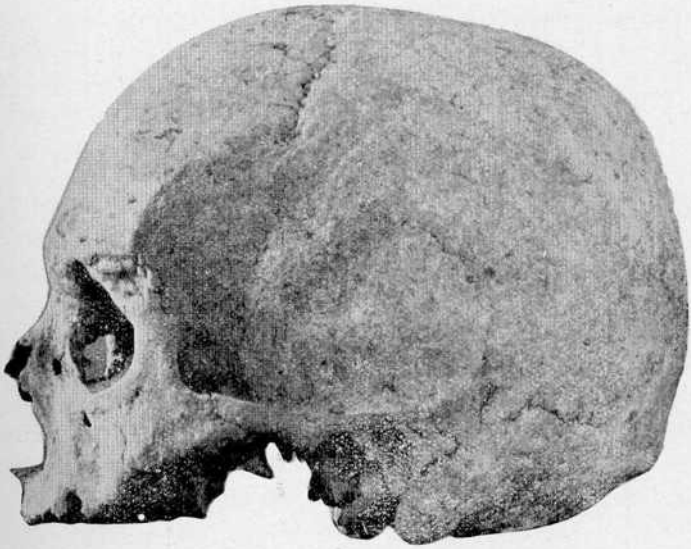


LE PLAN DES CRYPTES

(La disposition des ossements et des vestiges archéologiques dans le sol des deux cryptes)
La lettre N désigne les poteries néolothiques
Au milieu du plafond de la IIe Crypte coulait la fontaine fréquentée par les Gallo-Romains

LA GROTTE DE L'UBA

PLANCHE XIII



LE CRANE BLESSE (N° 1) DE PROFIL

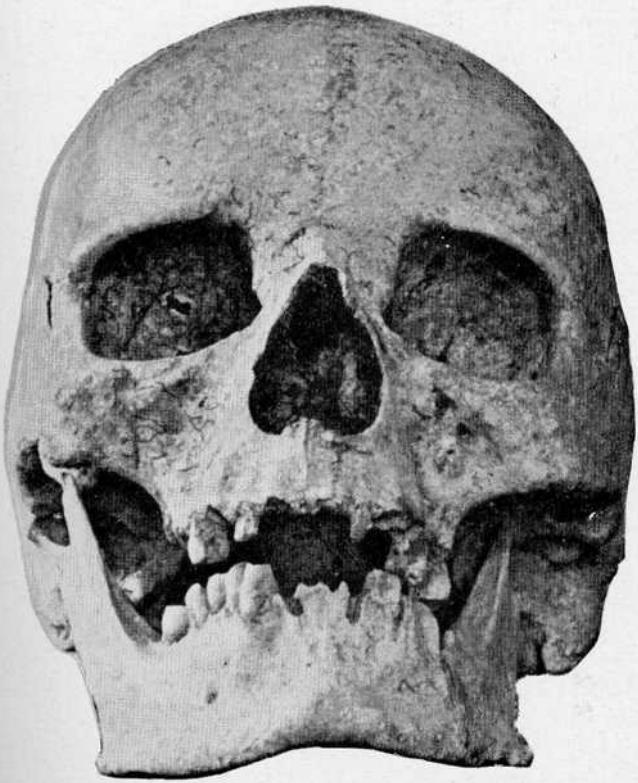
Homo telonensis

(L'identification a été faite par M. P. Royer)

L'orbite gauche est marquée par la cicatrice de la blessure

LA GROTTE DE L'UBA

PLANCHE XIV



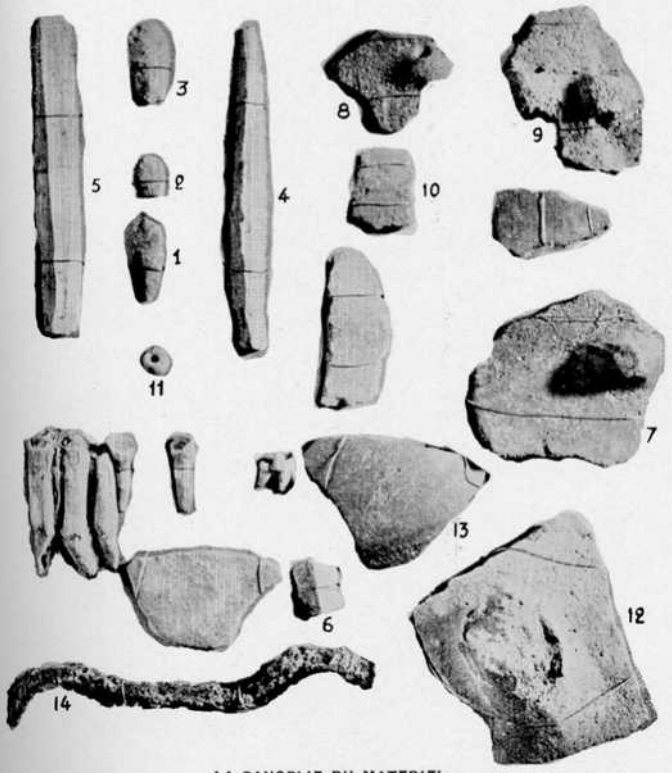
LE CRANE N° 2, DE FACE

Mulier telonensis

(L'identification a été faite par M. P. Royer)

LA GROTTE DE L'UBA

PLANCHE XVI



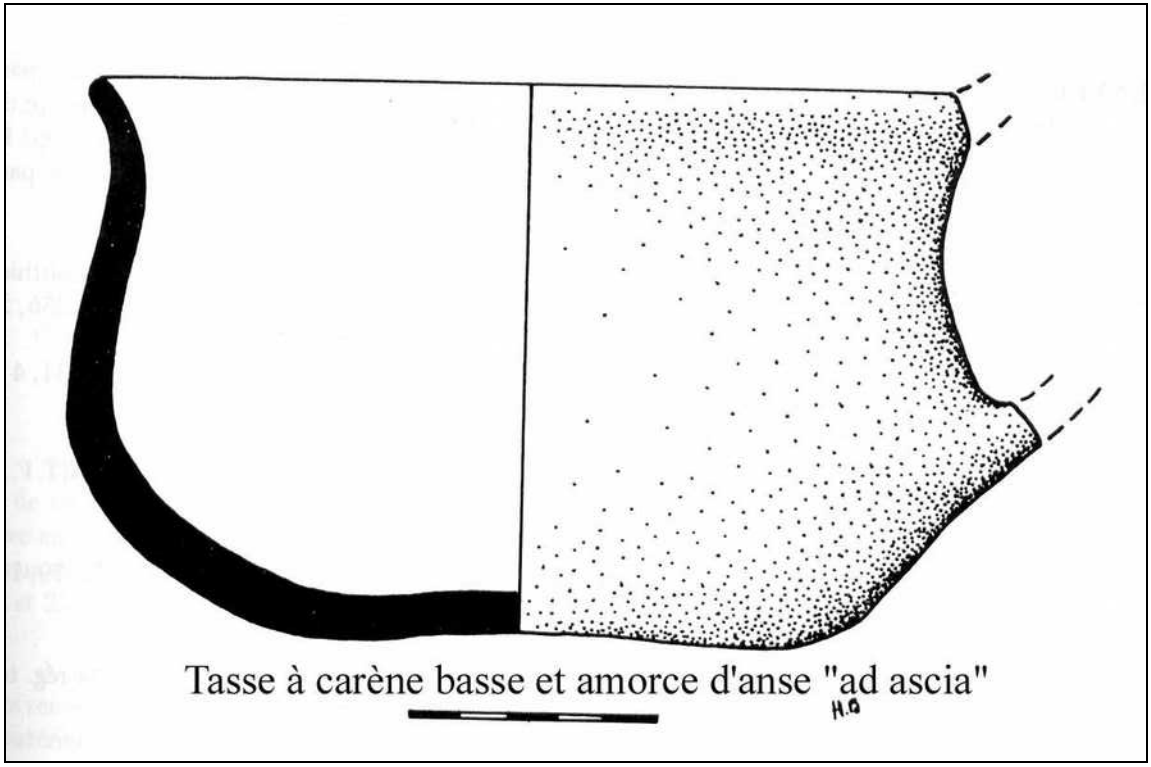
LA PANOPLIE DU MATERIEL

Mobilier de l'ossuaire (Un tiers de la grandeur naturelle)

1. Pointe de flèche de silex (feuille de laurier) un peu défigurée par la photo.
3. Pointe de flèche de silex grossièrement taillée.
2. Pointe de flèche de silex, en forme de disque.
4. Pointe de javelot ou poignard de silex.
5. Lame de silex.
6. Grattoir de silex.
7. Tesson de vase piriforme.
8. Tesson de vase funiculaire.
9. Tesson de funiculaire à mamelons jumelés.
10. Tesson de vase cru.
11. Grain de pendeloque.

Mobilier de la fontaine souterraine

12. Tesson d'amphore de forme grecque.
13. Tesson d'olla sphérique peinte (gallo-romaine).
14. Poignée de « situle ».



Tasse à carène basse et amorce d'anse "ad ascia"

Un grand duc apprivoisé, le Revest vers 1955

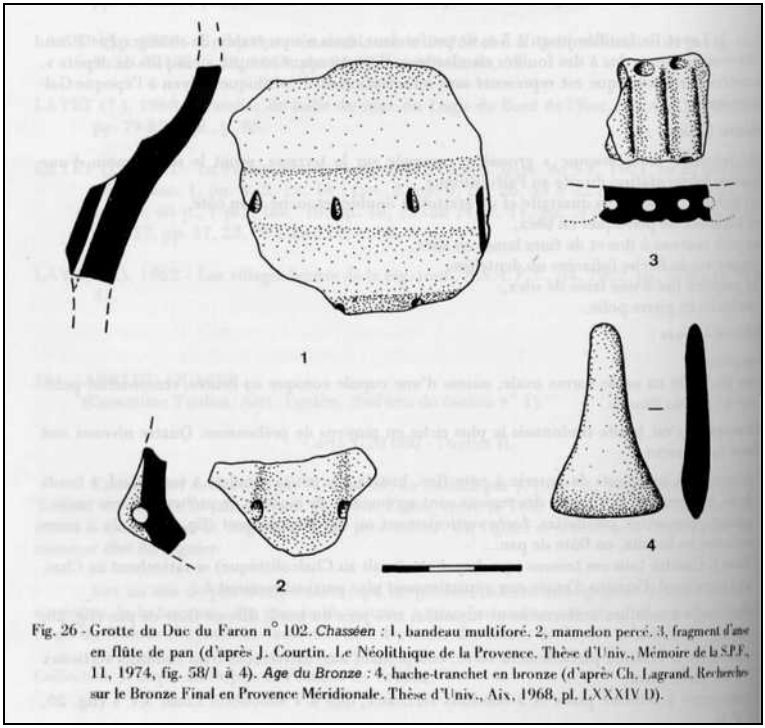
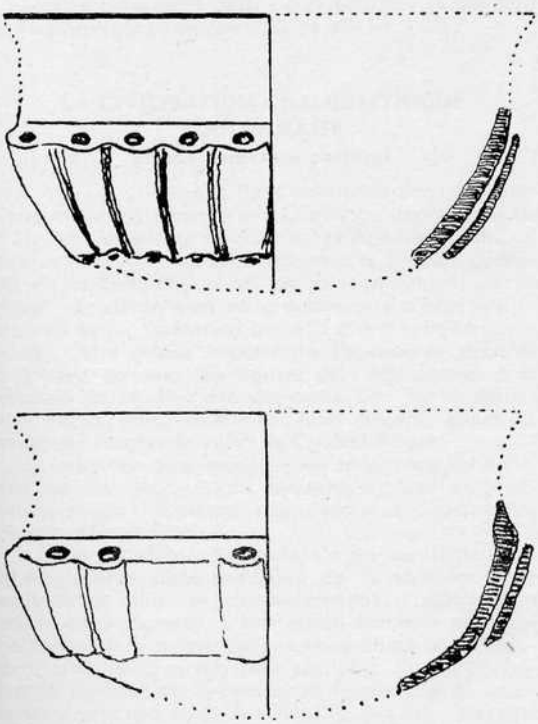


Fig. 26 - Grotte du Duc du Faron n° 102. *Chasséen* : 1, bandeau multiforé. 2, mamelon percé. 3, fragment d'anse en flûte de pan (d'après J. Courtin. Le Néolithique de la Provence. Thèse d'Univ., Mémoire de la S.P.F. 11, 1974, fig. 58/1 à 4). *Age du Bronze* : 4, hache-tranchet en bronze (d'après Ch. Lagrand. Recherches sur le Bronze Final en Provence Méridionale. Thèse d'Univ., Aix, 1968, pl. LXXXIV D).

PLANCHE IX

CAVERNE DU TROU DU DUC

(GROUPE DU FARON)



Gravure extraite du « Site Telo »
(Grandeur naturelle)

CHASSEENNE C.

Coupes à ceinture multiforée

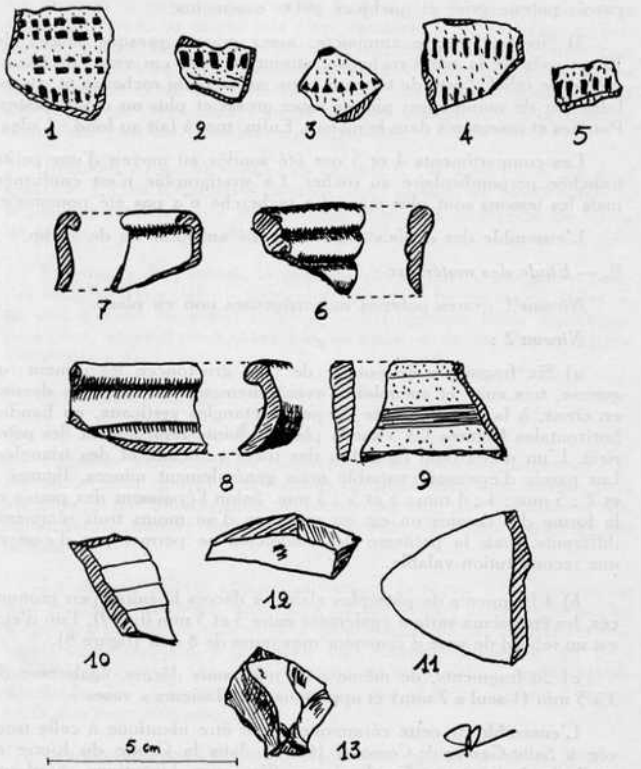
En haut : Coupe à ceinture uniformément tuyautée.

En bas : Coupe à ceinture partiellement tuyautée.

Il est évident que ces produits de luxe, fabriqués dans des ateliers spécialisés ont été importés dans la région toulonnaise.

LA VIEILLE VALETTE _

FOND de CABANE _



QUI SONT LES COMONI DU REVEST ?

par Charles Aude [6]

Dans son article « *L'Habitat préhistorique du Revest* », publié dans le bulletin n°11 des Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène, Monsieur Jean Joubert, membre de l'Académie du Var, a rappelé combien le passé de la commune remonte loin, ainsi que l'attestent les fouilles effectuées notamment dans les grottes de Lauron :

« *La plus grande* (de ces grottes) *se trouve à l'ouest du Village, au bas de la falaise méridionale du Mont Caume, près de la source Charlois, l'archéologue Durand y a trouvé la mort, écrasé par un rocher. Elle a été fouillée principalement par Monsieur Véraldo en 1947-48 et nous avons refait ensemble un sondage en 1961.*

Dans 1,40 m d'épaisseur de terre, quatre niveaux ont été reconnus, allant du néolithique moyen aux âges de bronze, remontent peut-être même au paléolithique supérieur. On peut signaler en particulier :

- *L'industrie lithique en silex : grattoirs sur lame, burins, haches polies en roche verte (serpentine),*
- *Objets de parure : perles en roche verte, pendeloques en os,*

---

[6] Sources : Bulletin des Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène – N°14 – Février 1991, article écrit en juillet 1990.

Charles Aude (1961-1991), co-fondateur des « *Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène* » avec Pierre Trofimoff et Claude Chesnaud en 1986.

- *Céramique : fragments de vase en pâte noire décorés de bandes horizontales de chevrons gravés après cuisson, bois à fond rond ou plat à décor digital (doigts),*
- *Industrie osseuse : poinçons, rondelles, …,*
- *Les restes de sept squelettes jeunes et de petite taille ; il s'agit d'un ossuaire à deux rites funéraires (entassement des os dans une fosse et plus récemment incinération),*
- *Enfin parmi les animaux, des bovidés, suidés, chiens, tortues, une dent d'ours, … ».*

Le Lauron, capitale des Camatuliciens ?

Le sol de Provence était occupé depuis la plus haute Antiquité par des populations de Ligures auxquelles se sont joints des Celtes. Ces Celto-Ligures, combattus par les Grecs massaliotes étaient constitués de 13 peuplades que les textes comparés de Strabon, de Pline et de Ptolémée nous permettent de dénommer et de replacer. Parmi celles-ci, les Camatuliciens sur le territoire de Toulon, jusqu'à l'embouchure de l'Argens. C'est pour lutter contre cette « *ligue Salienne* » que les « *aigles romaines* » passèrent le Var en 154 avant J.C..

Comme chacune des 13 peuplades, les Camatuliciens « *occupaient un territoire limité par des montagnes, des vallons ou des cours d'eau, avec certaines tribus de leur clientèle, qui remplissaient souvent des espaces très étendus et vivaient sous l'autorité d'un chef de famille, lui-même subordonné à*

l'autorité du chef de la peuplade ». Comme chaque peuplade, les Camatuliciens avaient leur oppidum.

Dans l'introduction à son « Histoire de Toulon » parue en 1886, le Dr. Gustave Lambert, analysant les textes de Pline, de Strabon et de son contemporain Pomponuis Mela, en déduit que le « *Lauron revestois* » était l'oppidum des Camatuliciens. Pomponius Mela écrit en effet en citant les principaux points de la côte de Nice à Arles : « *Après Athinapolis, Olbia et Laurion, et Cithariste, et Lacydion, port de Marseille et à côté, Marseille elle-même* ».

Le Laurion, capitale des Camatuliciens (selon notre auteur), est situé entre Olbia (étendue en Saint-Vincent de Carqueiranne) et Cithariste (Cereste près de la Ciotat).

Le Dr Lambert indique : « *Son occupation par une peuplade celtique est indiquée par des vestiges, aujourd'hui cachés sous les terres d'alluvion descendues des sommets de Caoumé ; celle des Romains est attestée par des inscriptions tumulaires, de nombreuses médailles et les traces certaines de l'exploitation d'une mine de cuivre, si cette exploitation ne remontait pas aux Camatuliciens* ».

Nous pouvons ajouter que le « *Saraillon* », petit édifice servant probablement à la surveillance des eaux de la Foux (à 100 m en contrebas au sud-est de la tour) dont le toit en lauzes imbriquées à coffrage de roseaux, est également un témoin des temps les plus reculés.

Il y a donc de nombreuses traces d'occupation du territoire du Revest bien avant l'invasion romaine.

Les sources littéraires : Strabon, Pline et Ptolémée

Né en Asie mineure entre 65 et 54 avant Jésus Christ et mort entre 21 et 25 après Jésus Christ, Strabon a écrit sa « *Géographie* » vers 18 après Jésus Christ. Il évoque de façon générale les Saliens (cf. ci-dessus) et les Celto-Ligures.

Dans son « Histoire Naturelle » (III, 4 -34-), Pline énumère les peuples de la côte : « *Citharista portus, regio Camactulicorum ...* ».

Ptolémée, géographe alexandrin de langue grecque du 2ème siècle de notre ère, crée le trouble lorsqu'il situe sur le territoire des Camatuliciens les Comani définis ainsi :

- Massibia urbs,
- Tauroention
- Promontoire de Cithariste
- Olbia urbs
- Embouchure de l'argentuis
- Forum Julii, Colonia

Selon G. Barruol, du CNRS, dans la thèse duquel nous avons beaucoup puisé[7], le géographe a ici commis une erreur, mais le problème reste entier.

Cet ethnique Comani peut être rapproché avec celui des Cenomani de la plaine du Pô, avec l'anthroponyme Comanus qui est celui d'un roi des Segobrigii, peuplade sur le territoire de laquelle les Phocéens fondèrent Massalia, mais aussi avec l'ethnique Camunni du Val Camonica qui est cité sur le trophée des Alpes de la Turbie.

Guy Barruol indique également un rapprochement possible avec Comoni « *dont la lecture est à vrai dire incertaine chez Plutarque, Cam.15* ».

C'est la seule référence écrite aux Comoni et j'avoue ne pas ne pas l'avoir retrouvée en feuilletant la « *Vie de Camille* » de Plutarque, ni dans le texte grec, ni dans la traduction française.

Convaincu, d'après ce qui précède d'une présence humaine sur le territoire revestois bien avant l'invasion romaine mais incertain quant à son appellation (la seule certitude étant celle de l'appartenance à la peuplade des Camatuliciens), le conseil municipal du Revest-les-Eaux, en nommant l'espace culturel « Maison des Comoni » a voulu ressusciter l'identité d'une tribu (sinon d'une peuplade –cf. ci-dessus) dont la mémoire semble s'être perpétuée par l'histoire orale.

[7] Revue Archéologique de Narbonnaise : « Les peuples pré-romains du sud-est de la Gaule, étude de géographie historique. Ed. E. de Broccard - 1975 »

Ieu, pitchoun, sieu uno Comoni

C'est M. Henri Durand qui nous a rapporté cette phrase en provençal que lui répétaient souvent sa grand-mère et sa tante.

« *Ma tante Delphine, c'était la science de la famille* », une famille qui avait ses racines au plus profond de l'histoire du Revest avec des Vidal, des Teisseire. Le nom de Teisseire serait d'ailleurs issu du métier de tisserand exercé par les ancêtres dans le quartier de Malvallon, « *fief* » de cette famille : ne les appelait-on pas les « *Marquis de Malvallon* » ?

Malvallon, au pied des grottes du Lauron …

Que ce nom de « *Comoni* » ait pu se transmettre à travers les siècles, cela interroge très sérieusement la science historique : tribu camatulicienne ? Déformation des « *Comani* » évoquée par Ptolémée ?

À PROPOS DES M DANS COMONI

par Charles Aude[8]

Effectivement, Pierre Trofimoff aussi bien dans l'histoire du Revest publiée en 1963 que dans celle publiée aux « Amis du vieux Toulon » indique « *Commoni* ».

Les sources indiquées sont Strabon, Pierre Bell autour d'une histoire de la Valette au 19ème siècle et le trophée de la Turbie.

J'ai consulté le livre de référence en la matière (cité dans tous les ouvrages, type collection Clio, etc.) et publié en 1975 : « *Les peuples pré-romains du sud de la Gaule* » par Guy Barruol qui analyse :

1- Les différentes sources, littéraires et épigraphiques,
2- Les différentes peuplades.

Il en ressort que :

- Chez Strabon, on parle des Sabyeux, des Celtligures, c'est assez général.
- Chez Pline, « *Histoire Naturelle* », on cite la liste des peuples et l'on peut lire les Comani (cf. Barruol, pages

[8] Sources : Bulletin des Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène – N°14 – Février 1991, article écrit en juillet 1990.

Charles Aude (1961-1991), co-fondateur des « *Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène* » avec Pierre Trofimoff et Claude Chesnaud en 1986.

208 à 210) et les Camunni inscrits sur le trophée des Alpes (cf. également note Barruol, page 209) mais qui sont un peuple des Alpes (du Val Camonica).

- Ptolémée indique les Comani entre Marseille et Fréjus (cf. Barruol, page 209).

Nos Comoni ne sont cités dans aucune de ces sources, Barruol indique seulement la référence incertaine à Plutarque que j'ai consultée (*La vie de Camille* – 15 ème paragraphe) et dans laquelle je n'ai pas lu « *Comoni* » (ni dans le texte français, ni dans le texte en grec !).

J'opte donc pour deux « fondements » :

- Mes Comoni seraient une peuplade supplémentaire, plus « *locale* », qui se serait transmise le mot de générations en générations jusqu'à « *Ieu, pitchoun, sieu uno Comoni* » cité par M. Durand.
- Mes Comoni sont des Comani prononcés avec l'accent revestois … ce qui paraît le plus plausible.

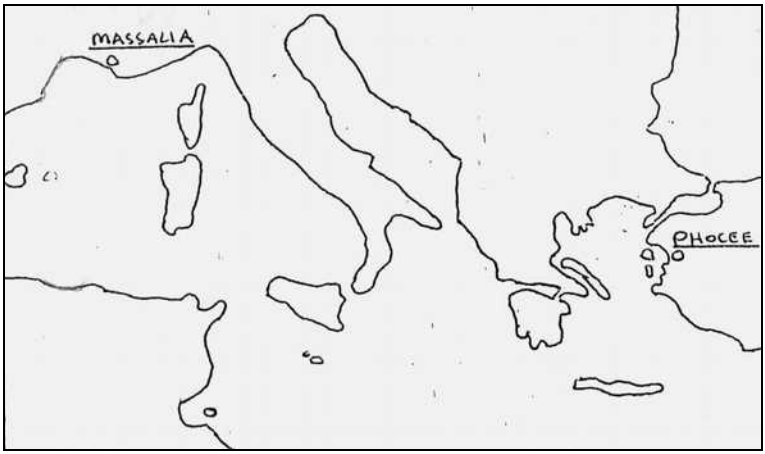
A mon sens, pas de problème pour intégrer mes Comoni mais personnellement je n'y mettrai qu'un M.

LES MONNAIES MASSALIOTES

par Armand Lacroix[9]

Ces monnaies sont les premières à avoir circulé dans notre pays à une époque où il n'était pas la France, ne s'appelait pas encore La Gaule et était peuplé par les Ligures, premiers habitants de notre région.

Nous entrons dans l'histoire à Marseille, cette antique cité vient de célébrer son 26 ème centenaire (Paris ne compte que vingt siècles).



Situation de Marseille et de Phocée

[9] Armand Lacroix, Conservateur du Cabinet des Monnaies et Médailles du Revest-les-Eaux, membre de l'Académie du Var.

La ville, fondée en 600 avant J.C. par des grecs venus de Phocée, resta pendant cinq siècles une cité-état (polis), protégée derrière ses remparts de son environnement barbare, tribus dites Ibero-Ligures, puis Ibero-Celto-Ligures avec lesquelles elle entretenait des relations uniquement commerciales.

Mais ses activités étaient surtout orientées vers la mer, et déjà, près de l'antique Phocée, cité mère des Massaliotes, un nouveau moyen de règlement des échanges remplaçant le troc avait été inventé : **LA MONNAIE**[10].

Marseille ne pouvait que s'aligner sur cet ingénieux système, et c'est ainsi qu'apparurent sur les côtes de cette contrée qui devait par la suite s'appeler « *La Gaule* » [11], et plus tard « *La France* », à peine un siècle après leur invention par un certain Gygès, ancêtre du Roi Crésus, nos premières monnaies.

---

[10] Les chiffres et les lettres, qui accompagnent les différentes monnaies de cette publication, ont été attribués par Ernest Muret qui a publié, en 1889, un livre « référence » : **Le catalogue des monnaies gauloises** (p. 14).

[11] Origine du peuplement de La Gaule et du nom « Gaulois » :

Les premiers habitants de notre pays y étaient installés depuis la préhistoire : Hommes de Cro-Magnon et chez nous, des grottes du Faron, du Mont Caume, etc.

Vers le Vème siècle avant J-C, les Celtes venus d'Europe centrale s'installèrent dans notre hexagone et y développèrent une civilisation originale. Ce sont les Romains qui appelèrent « Gaule » toutes les régions situées au-delà des Alpes et leurs habitants « Gaulois ».

Les monnaies dites « du trésor d'Auriol »

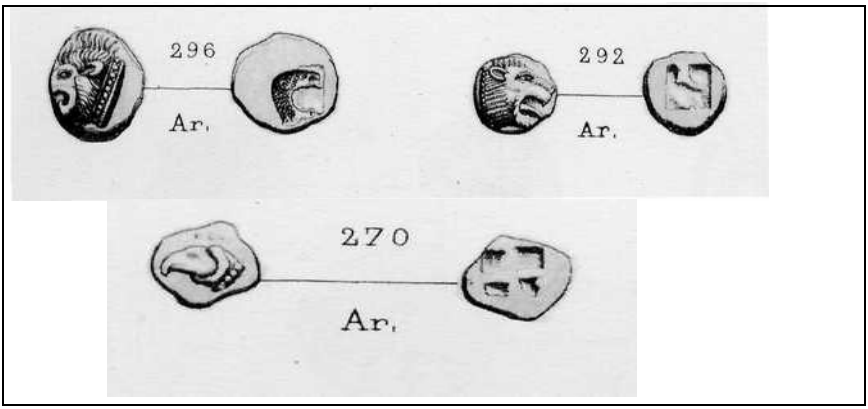
Les premières monnaies massaliotes, ou considérées comme telles, datent d'environ 500 avant notre ère. Elles sont dites « *du trésor d'Auriol* », du nom de 2130 petites monnaies d'argent contenues dans un vase de terre cuite, enfoui dans un verger d'oliviers au quartier Des Barres, près d'Auriol.

Elles furent découvertes en février 1867 par un cultivateur propriétaire de ce champ, à l'occasion d'un labour.

Par la suite, des monnaies de ce type ont été également trouvées sur différents sites archéologiques, en particulier à La Courtine d'Ollioules.

Ces pièces se présentent sous la forme de petits lingots d'argent de très faible taille et d'un poids variant entre 0,15 gramme et 2,75 grammes. Le poids moyen étant d'environ 0,60 gramme.

Monnaies aux types « du trésor d'Auriol »



Note aux lecteurs :

Les chiffres et les lettres, qui accompagnent les différentes monnaies de cette publication, ont été attribués par Ernest Muret qui a publié, en 1889, un livre « référence » : « ***Le catalogue des monnaies gauloises*** » (p. 60).

Ces monnaies, anépigraphes, présentent au revers un carré creux et à l'avers divers symboles, des têtes humaines ou de divinités, des têtes ou avant-trains d'animaux réels ou mythologiques.

La plupart de ces monnaies correspondent aux oboles, certaines auraient pu être émises, non pas à Marseille, mais dans des cités d'Asie-mineure. La fin de ce monnayage se situe vers 450 avant J-C.

Avant de poursuivre, et pour la clarté de cet exposé, je vais indiquer quels étaient les systèmes monétaires utilisés par les Grecs.

Il y avait deux systèmes principaux :

a)- Le système éginétique dont la mine de 628 grammes se divisait en 100 drachmes de 6,28 grammes.

b)- Le système Euboico-Attique dont la mine de 436 grammes se divisait en 100 drachmes de 4,36 grammes. La drachme était l'unité monétaire.

ENUMERATION DES PRINCIPALES MONNAIES

Les poids indiqués sont ceux du système attique.

Monnaie de compte :

Talent	= 60 mines = 6000 drachmes	Poids : 26,200 kg
Mine	= 100 drachmes	Poids : 436 gr

Monnaies métalliques (en argent) **:**

Décadrachme	= 10 drachmes (rarement émis)	43,60 gr
Tétradrachme	= 4 drachmes (très courant)	17,44 gr
Statère	= 2 drachmes (assez courant)	8,72 gr
Drachme	= unité monétaire	4,36 gr
Tétrobole	= 4 oboles (peu courant)	2,92 gr
Triobole	= ½ drachmes (rarement émis)	2,18 gr
Diobole	= 1/3 de drachme (peu courant)	1,45 gr
Obole	= 1/6 de drachme (très courant)	0,73 gr

Il y avait également des divisions de l'obole, mais peu usitées.

Il y avait aussi des monnaies de bronze nécessaires pour les petites transactions. Ces monnaies valaient en général 1/8 d'obole. Du fait de leur peu de valeur intrinsèque, elles étaient de frappe négligée et taillées de façon assez irrégulière et pouvaient varier considérablement entre elles en poids et en volume.

Il y avait enfin des monnaies d'or, mais également très rarement frappées, sauf pour la Macédoine : Alexandre le Grand, et en Égypte sous les Ptoléméens. La principale monnaie d'or était le statère d'or.

J'ai indiqué les deux principaux systèmes. Il y en avait d'autres variant de poids, mais la drachme restait l'unité monétaire et les noms et les rapports entre les divisions restaient les mêmes.

Le système massaliote comprenait uniquement des monnaies d'argent et de bronze, et pour l'argent, était essentiellement composé de drachmes et d'oboles. Il n'y avait pas de tétradrachmes, ce qui est fort dommage pour les numismates car les tétradrachmes grecques sont par leur volume et leurs qualités esthétiques, probablement les plus belles monnaies.

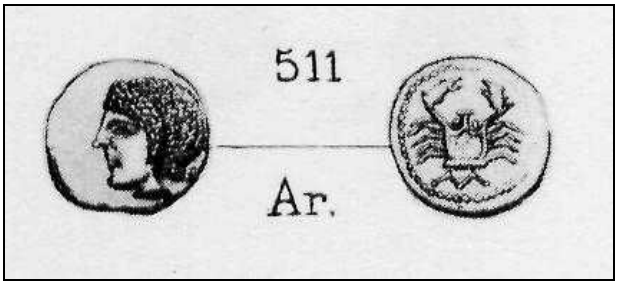
Nous avons vu les premières monnaies de Marseille, celles dites « *du trésor d'Auriol* ». Vers 450 Av. J-C., le monnayage massaliote (ou « *massaliète* », terme parfois employé) prit un nouvel aspect et commença à s'uniformiser.

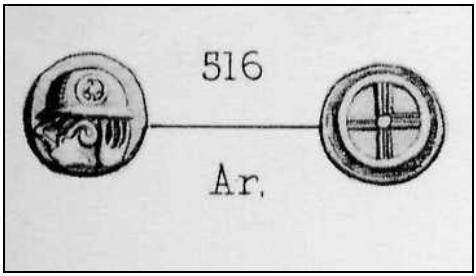
Seules furent encore émises des oboles dont le carré creux du revers fut supprimé.

Ces nouvelles oboles présentèrent d'abord à l'avers la tête Diane (*Artémis*), et au revers un crabe avec à l'exergue les lettres « M » ou « MA », marque de Marseille. Le crabe était l'emblème d'Agrigente et figurait sur les monnaies de cette cité de Grande Grèce (Sicile). Sans doute, y-avait-il des liens étroits entre Agrigente et Marseille ?

A ce type de crabe, succédèrent des oboles présentant à l'avers une tête dite « *d'Athéna casquée* » avec, gravée sur le casque une roue à quatre rayons, et au revers, sur tout le flan, également une roue à quatre rayons avec parfois, dans un de ses cantons, la marque de la ville : « M » ou « MA ».

Ce revers de la roue à quatre rayons dura jusqu'à la fin du monnayage massaliote.

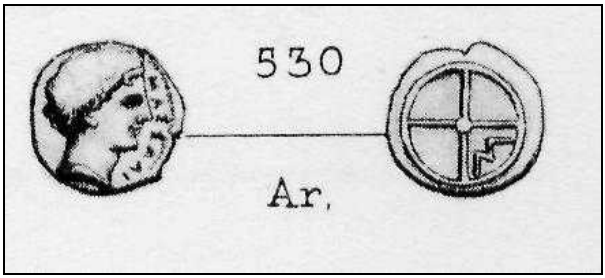


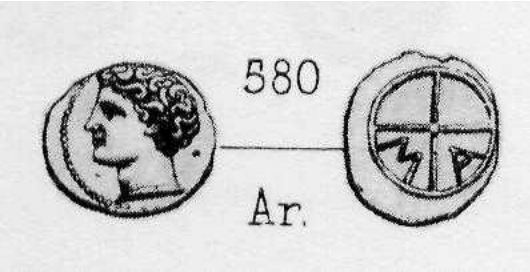


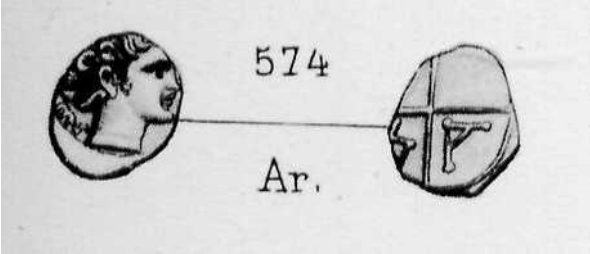
LES OBOLES À LA TÊTE D'APOLLON

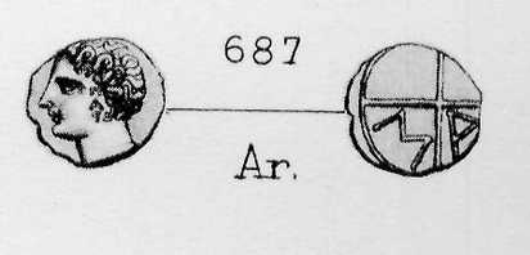
Vers 350 Av-J-C, un nouveau type d'obole est émis qui, avec quelques variantes pour ses premières émissions, concernant son aspect définitif, durera jusqu'à la chute de Marseille qui survint en 49 avant notre ère.

- Avers: tête juvénile dite « *d'Apollon* ».
- Revers : roue à quatre rayons avec, dans l'un des cantons les lettres « M » ou « MA ».




580
Ar.


574
Ar.


687
Ar.

LES DRACHMES

Les principales monnaies massaliotes en valeur (valant 6 oboles) et les secondes à être émises, sont les drachmes.

La drachme lourde

Entre 370 et 360 avant notre ère, les Massaliotes émirent une drachme dite « *lourde* », d'un poids moyen de 3,80 grammes, laquelle présentait à l'avers la tête de Diane (*Artémis*) couronnée de deux branches d'olivier, ornée de pendants d'oreille et d'un collier de perles et au revers un lion marchant à droite. A l'avers ou au revers, pouvait se lire l'inscription « MA A », abréviation de Massalia.

Cette monnaie, très rare, émise sur la courte période de seulement environ dix années, est connue à une cinquantaine d'exemplaires à peine, dont 17 trouvés récemment lors des fouilles effectuées sur le site de la Courtine d'Ollioules.



Drachme lourde

Cette pièce, en particulier par le lion du revers, rappelle les statères émis par la cité grecque de Vélia avec laquelle les Massaliotes entretenaient, semble-t-il, des rapports étroits.

La drachme lourde massaliote correspond d'ailleurs en poids à la moitié du statère de Vélia.

La drachme légère

Vers 220 Av. J-C., soit un siècle et demi après l'émission de la drachme lourde, les Massaliotes émirent une nouvelle drachme dite « *légère*». Elle pesait seulement les 2/3 de la drachme lourde. Son poids moyen était de 2,60 grammes. Pour cette raison, cette drachme a été appelée « *tétrobole* », soit deux tiers de la drachme.

Est-ce justifié ? Dans le cas de cette monnaie, l'unité ne correspondrait pas pondéralement à six oboles, mais à quatre, et les Massaliotes auraient renoncé à choisir pour leur principale monnaie, l'unité de base des systèmes monétaires grecs.

Ce n'est pas prouvé. Il y a une importante variation de poids dans les oboles massaliotes, et nombreuses sont celles ayant un poids moyen de 0,45 gramme, ce qui correspond au sixième du poids de la drachme légère.

Cette monnaie présente à l'avers le buste diadémé et pharétrée de Diane (*Artémis*), et au revers un lion marchant ou bondissant (à droite ou à gauche). L'inscription en lettres grecques, complète ou abrégée, de « *Massalia* », figure au revers, ainsi qu'un symbole en tant que « *différent* » d'émission.

Contrairement à la drachme lourde, les émissions de drachmes légères furent extrêmement nombreuses et se poursuivirent jusqu'à la chute de Marseille, ce que fait que, comme pour les oboles de la dernière période, ces monnaies ne sont pas rares.



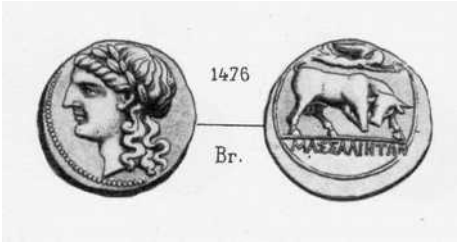
Drachmes légères

LES MONNAIES DE BRONZE

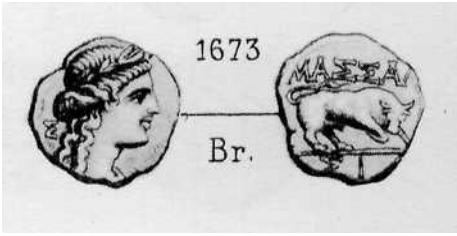
Pour la période allant jusqu'à la chute de Marseille, elles sont de deux types, les bronzes au taureau et les bronzes au trépied.

Les bronzes au taureau présentent à l'avers la tête laurée d'Apollon et au revers, un taureau chargeant tête baisée.

Ces pièces se différencient par le poids et le module. Les premières émissions dites « bronzes lourds », pèsent jusqu'à 15 grammes. Les dernières émissions dites « petits bronzes » finissent par faire à peine 1,50 gramme.



Grand bronze au taureau

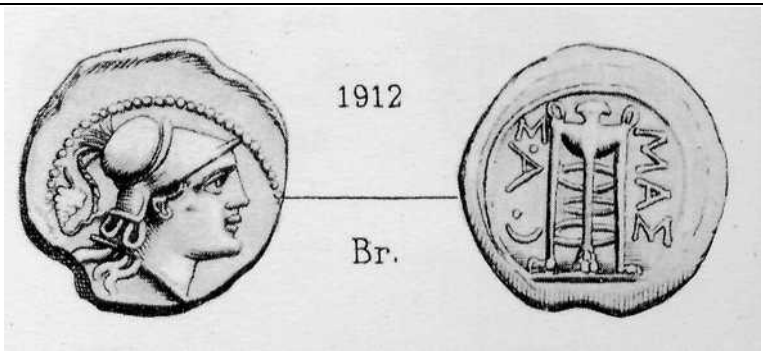


Petit bronze au taureau

Note aux lecteurs : les monnaies « Grand Bronze » sont d'une taille bien plus grande que celle des monnaies « Petit Bronze ».

LES BRONZES AU TRÉPIED

Moins courants, ils présentent à l'avers de la tête de Diane (*Artémis*) coiffée du casque corinthien, et au revers un trépied (*dit de Delphes*). Ces pièces, frappées pendant une courte période, sont d'un poids moyen de 7,50 grammes.

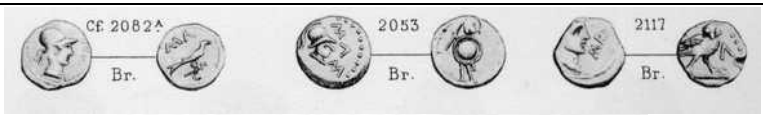


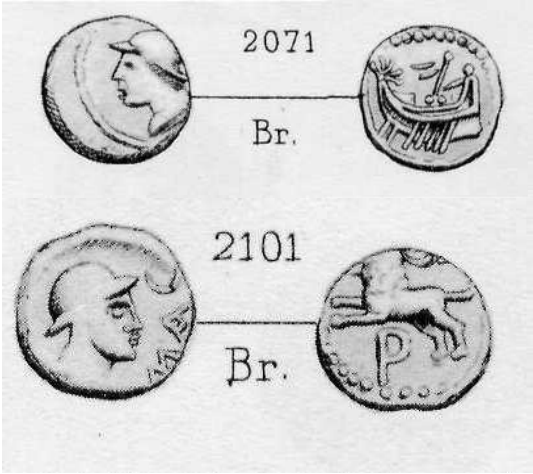
Bronze au trépied

LES DERNIÈRES MONNAIES
LES BRONZES D'APRÈS LA DÉFAITE

Après la défaite de Marseille, en 49 Av. J-C., les Romains lui ayant laissé son droit de monnayage, seules pendant encore quelques décennies, de petites monnaies de bronze furent émises offrant des revers divers : tête casquée, caducée, aigle, etc..

Ces petites monnaies de très faible valeur, de circulation purement locale, furent abandonnées au bénéfice du monnayage romain qui s'imposa dans la cité comme sur l'ensemble du territoire de la Gaule.





Les derniers petits bronzes

Rappelons pour conclure, en quelques lignes, les conditions de la chute de Marseille. Tout simplement, à l'occasion de la « *Guerre civile* », le choix logique mais malencontreux de Pompée contre César.

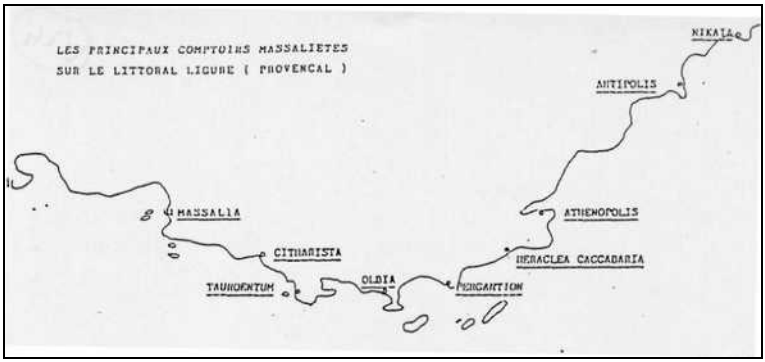
Après deux batailles navales perdues, et un siège de six mois, réduite à la famine, la cité dut capituler devant les légions de César, ouvrir ses portes aux soldats romains, et recevoir une garnison qui mettait un terme à un demi millénaire de brillante indépendance.

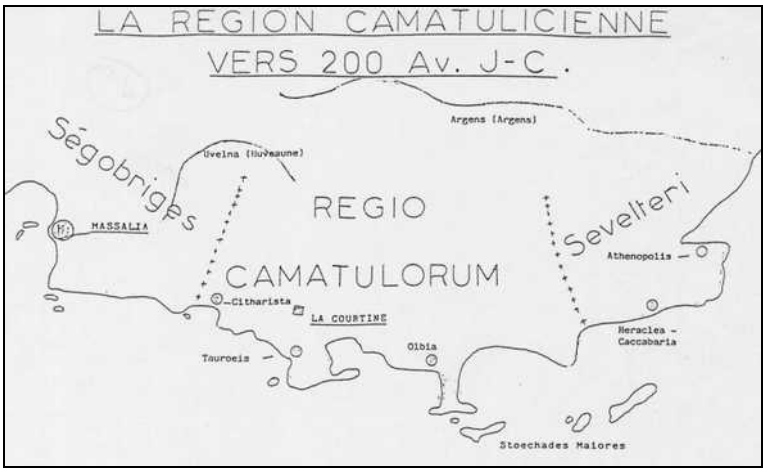
Mais Marseille est toujours restée Marseille, et n'est pas la Provence.

LES COMPTOIRS MASSALIETES

Marseille contrôlait tout notre littoral méditerranéen de l'actuelle frontière italienne à l'Espagne. Elle y avait créé divers comptoirs : Nice, Antibes, Olbia, Tauroentum, Adge, etc.

Certains de ces comptoirs émirent de rares monnaies. Antipolis (*Antibes*) en particulier. Nous ne les présentons pas dans cette communication.





Cette carte présente la région dite « *camatulicienne* »telle qu'elle était au temps de l'indépendance de Massalia. L'intérieur des terres était occupé par des tribus ceto-ligures. Marseille contrôlait le littoral.

Notes et annexes

Jusqu'en 155 avant notre ère, les Massaliètes, en ce qui concerne leurs frontières terrestres, les remparts de Massalia et de ses comptoirs furent uniquement au contact des tribus celto-ligures.

En 155 avant J-C., sur la demande des Massaliètes, les Romains intervinrent pour la première fois dans ce qui devait devenir « *La Gaule* », assiégée par les Décéates et les Oxibiens (tribus locales).

C'est seulement en 123 avant notre ère que, Massalia étant attaquée par des tribus saleyenes, les Romains commandés par le Consul Sextius-Calvinus, vinrent à son secours.

Les Salyens furent définitivement vaincus et leur capitale « *Entremont* » détruite ainsi que tous les oppidas se situant sur l'itinéraire des légions, dont celui de la Courtine d'Ollioules.

Les Romains ne repartirent pas mais s'installèrent à demeure et créèrent la « *Provincia* », la future Provence.

La capitale de cette nouvelle contrée romaine fut Aix, baptisée « *Aquae-Sextia* ». « *Sextia* » du nom du Consul Sextius-Calvinus.

Le voisinage entre les Massaliètes et les Romains fut « *coopératif* » jusqu'à la date fatidique de 49 avant notre ère, lorsqu'à l'occasion de la « *Guerre civile* », les Massaliètes

choisirent malencontreusement le parti de Pompée contre celui de César.

Le Lacydon: était une rivière qui suivait approximativement le cours de l'actuelle Canebière et se jetait dans la calanque massaliote, l'actuel « Vieux Port ».

La rouelle, figurant (sur une obole) sur la tête casquée d'Athèna et sur le revers des oboles massaliotes, pourrait reproduire, selon certains numismates et archéologues, le cercle mantique de la Pythie de Delphes, ville sacrée où les Massaliotes avaient un temple.

Quelques prix à Massalia d'après des prix pratiqués à la même époque à Athènes :

- La construction d'une maison modeste revenait à 500 drachmes.
- Le salaire journalier d'un soldat ou d'un manœuvre était de trois oboles.
- Un chenix (environ 1 litre) de vin coûtait une obole.
- Un médimne (environ 50 litres) de blé valait 4 drachmes.
- Un bœuf valait 80 drachmes, un mouton 16 drachmes et une tunique 8 drachmes.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

CATALOGUE

DES

MONNAIES GAULOISES

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RÉDIGÉ PAR

ERNEST MURET

ET PUBLIÉ PAR LES SOINS DE

M. A. CHABOUILLET

CONSERVATEUR DU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES ET ANTIQUES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10.

1889

PÉRIODE SARRASINE: LA TOUR DU REVEST

par Jules Vidal [12]

On peut dire que le Revest, près de Toulon, est un des plus anciens villages de Provence, ses origines remontent aussi loin dans le passé que nos connaissances actuelles permettent de l'entrevoir. On trouve dans la région montagneuse où il est situé, des traces d'habitations préhistoriques, les vestiges des premières civilisations et le passage des Romains. N'ayant pas à rechercher ici comment et par qui ce village fut fondé, nous dirons seulement que les Romains furent attirés au fond de la vallée de Dardennes, pour exploiter les gisements de cuivre et d'autres minéraux qui affleuraient alors sur le flanc méridional du mont Caume et qui ont disparu depuis sous la masse d'éboulis descendus du sommet de cette montagne. Tout nous fait supposer qu'au début du Moyen Âge, ces mines étaient encore assez productives pour occuper un très grand nombre de travailleurs.

Vers le 9ème siècle, les habitants du Revest exploitant ces filons, qu'ils fussent Arabes ou Provençaux, étaient

[12] Sources : Étude sur les monuments de la période sarrasine par Jules Vidal, Bulletin de l'Académie du Var publié en 1900 - pages 131 à 134.

constamment menacés de perdre ces richesses par les alternatives de défaites, de succès ou de revers de l'un ou l'autre peuple. Ils furent donc obligés de se fortifier sur ces hauteurs, non seulement pour prévenir une invasion ou se mettre à l'abri d'un coup de main, mais encore pour se défendre contre des ennemis nombreux et pouvoir soutenir un siège. Une tour carrée fut élevée au sommet d'une colline dominant la vallée, dans le goût de l'époque, c'est-à-dire semblable à celles que les Sarrasins avaient édifiées sur les arènes d'Arles, mais avec des matériaux plus solides et des dimensions plus grandes.

Ce qui donne une grande force à cette hypothèse, c'est qu'à la même époque, une tour tout à fait semblable comme dimensions, dispositions intérieures, choix des matériaux, etc., fut construite sur la plage de Sanary, même au bord de l'eau, probablement au lieu même où l'on embarquait pour une destination inconnue les produits extraits des mines du Revest.

La tour du Revest, par sa position élevée sur la crête d'une montagne, et les fortes dimensions que ses constructeurs lui donnèrent, répondait bien à tous les desiderata du temps. Elle était en mesure de prévenir les habitants du lieu de l'approche, de l'ennemi, de leur servir de refuge, de les défendre contre une invasion, mais surtout de conserver, dans son magasin indestructible, les matières précieuses tirées de la région.

Description

La base de cette forteresse a la forme d'un carré parfait de 8m10 de côté et repose directement sur le roc. Sa hauteur

totale est de 12 mètres et l'épaisseur de ses murs de 2 mètres, avec revêtement à l'intérieur comme à l'extérieur de moellons en calcaire conchylien de moyen et de petit appareil posés par assises régulières. Cette tour se composait d'un magasin voûté, d'un premier étage et d'une plate-forme[13].

Le *magasin*, voûté en berceau, sans ouverture extérieure, ne communiquait avec le premier étage que par une petite issue pratiquée au milieu de la voûte.

Le *premier étage*, également voûté en berceau, comme le magasin, présente deux meurtrières sur chaque face pour les arbalétriers, et la porte d'entrée à l'Est. La porte d'entrée de la tour en plein cintre, assez étroite, se trouvait par ce fait à 7 mètres de hauteur au-dessus du sol. Le premier étage communique avec la plate-forme au moyen d'une échelle mobile en bois, par une petite ouverture carrée pratiquée dans la voûte.

La *plate-forme* où se faisaient les signaux avec les tours de Sanary et de Tourris, était pavée d'un carrelage grossier en briques et bordée d'un parapet ayant trois créneaux et quatre meurtrières sur chaque face. Ce parapet a été démoli en 1865 et remplacé par la balustrade en brique actuelle.

[13] En 1865, la Municipalité du Revest voulant placer une horloge sur la plateforme de cette tour, fit ouvrir une porte au ras du sol, sur la façade Est, et démolir presque entièrement la voûte du magasin pour laisser descendre les poids de cette horloge.

SITES ET MONUMENTS PITORESQUES D'UN CARACTERE ARTISTIQUE

Le 28 juin 1911, M. Meiffret Pierre François (1845-1916), maire du Revest, répond à une enquête afin de décrire les ***« sites et monuments pittoresques d'un caractère artistique*** » au Revest :

« Tour Sarrazine : la Tour sarrazine domine le village du Revest. Elle a une hauteur de seize mètres sur une base quadrangulaire de huit mètres de côté. Propriété communale. Elle est en bon état et ne demande pas de réparations urgentes.

Ancien pigeonnier : le monument paraît être un reste de féodalité. Il a perdu son couronnement et ne présente plus aujourd'hui qu'une sorte de tour cylindrique. Mais ce qui en fait la curiosité, c'est le massif de rochers sur lequel il repose. Propriétaire : Aude André. Le propriétaire n'a nullement l'intention de modifier l'état des lieux.

Le Ragas : excavation dans le flanc de la montagne. Trou profond qui est l'orifice par lequel se déversent les eaux d'une source abondante, aujourd'hui captée pour l'alimentation en eau potable de Toulon. Après une forte pluie, la nappe souterraine remonte au niveau du sol et la déverse alors en bouillonnant sur les roches de la rivière. Propriétaire : la Cie Générale des Eaux. Le trou du Ragas est protégé par une grille et se trouve ainsi à l'abri de toute dégradation. »

Le 10 janvier 1964, le Ministre d'Etat chargé des affaires culturelles arrête :

« *Vu la loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques et notamment l'article 2, modifié et complété par la loi du 23 juillet 1927 et la loi du 27 août 1941, le décret du 18 avril 1961 ;*

La commission supérieure des monuments historiques entendue ; Arrête[14] *:*

Article premier : Est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques la tour du Revest-les-Eaux (Var) figurant au cadastre section A, dite « du Village », appartenant à la commune du Revest-les-Eaux.

Article 2 : Le présent arrêté sera transcrit au bureau des hypothèques de la situation de l'immeuble inscrit.

Article 3 : Il sera notifié au préfet du département, pour les archives de la préfecture, et au maire de la commune du Revest-les-Eaux qui seront responsables, chacun en ce qui le concerne, de son exécution. »

Par arrêté[15] en date du 10 janvier 1964, Monsieur le Ministre d'Etat chargé des Affaires Culturelles a inscrit sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques la tour du Revest-les-Eaux (Var) figurant au cadastre à la section A, dite « du Village ».

---

[14] Arrêté communiqué à Monsieur le Conservateur des A.O.A.

[15] Cette communication a été confirmée, en date du 23 février 1965, par le Préfet du Var (réf. II-3-Scol. CF / Préfecture du Var- 2ème Direction-Collectivités Locales & Finances- 3ème Bureau).

LE REVEST ET SA TOUR

par Pierre Trofimoff [16]

Le Revest domine la profonde et large vallée d'Ardène. Les oliviers grimpent à l'avant des mamelons rocheux. De rares mûriers sont les survivants d'une culture autrefois importante. Les carrières de bauxite et de pierres sont riches. On repérera, jadis, des mines de houille qui ne furent jamais exploitées ; une mine de plomb à gangue de quartz aurait été exploitée par les Celto-Ligures.

Le mot « *Revest* » désigne l'envers de l'endroit. Il signifie aussi le revers. En provençal, il a donné « *Revessa* », renversé ou renverser. Dans son « *Trésor du Félibrige* », Mistral a signalé au mot « *Revèsso* » l'expression « *revesso de mistrau* », vent d'ouest-nord-ouest, ce qui situe le lieu dans un secteur nord. Revest est donc synonyme de « *ubac* », versant à l'ombre, son opposé étant « *l'adrech* », ou l'adret, ou l'adroit.

Habité par les Commoni, peuplade celto-lygienne, dont il était le chef-lieu, le Revest contenait ses maisons dans la partie comprise entre la tour et l'enceinte qui s'élevait sur les ruines que nous trouvons aujourd'hui. Construction très forte,

[16] Sources : « ***Le Revest-les-Eaux, Tourris et Val d'Ardène*** », écrit en 1963 par Pierre Trofimoff (illustrations de A. Baboulène).

solidement établie au sommet d'une colline, la tour pouvait, par ses dimensions, contenir une cohorte importante de gens d'armes avec leurs munitions. Sans risquer d'être sérieusement endommagée, elle pouvait résister à un siège, même long.

Carré parfait, la base de ce repaire est de 8,10 mètres de côté et bâtie à même le rocher ; sa hauteur est de 12 mètres et l'épaisseur de ses murs est de 2 mètres. Sa construction est faite de moellons calcaires conchyliens de moyen et petit appareil, posés par bandes régulières.

Composée d'un magasin voûté, d'un premier étage et d'une plate-forme, elle subit, en 1865, différentes transformations nécessitées par la pose d'une horloge sur la plate-forme. Ces travaux amenèrent la municipalité de l'époque à ouvrir une porte sur la façade est, et la destruction presque complète de la voûte du magasin, pour laisser descendre les poids de l'horloge.

On découvrit un important dépôt d'armes, composé de flèches, d'arcs, de fers de lances et de nombreux boucliers ronds. Très sûr et très bien gardé, ce magasin était le « *coffre-fort* » des habitants qui y mettaient à l'abri les produits métalliques et autres avant de les vendre ou de pouvoir les transporter jusqu'à la tour du Rega, à Sanary. De là, ils étaient acheminés par des barques sur les lieux où ils étaient transformés.

Dès le 13ème, le Revest est l'enjeu des aspirations de Geoffroy IV, seigneur de Toulon, et de Guillaume, seigneur d'Ollioules. Geoffroy l'emporte après le verdict rendu par Monseigneur G. Rostang, évêque de Toulon. Dès cette époque, le Revest et d'autres quartiers limitrophes font partie du territoire de Toulon.

TOURS SARRAZINES DANS LE VAR

par Jean Lacam[17]

Le Coram – Ch. IV – V. 80 :
« *En quelque lieu que vous soyez,*
la mort vous surprendra.
Les tours élevées ne vous défendront point contre ses coups ... »

Nos prospections actuelles nous ont conduits à étudier quelques tours du Var, dont l'identification restait imprécise. La tradition les appelle parfois tours sarrazines, mais elle les considère, le plus souvent, comme élevées à partir du 12ème siècle, pour se défendre des barbaresques, quand elle ne les date pas de l'occupation romaine.

Cette étude fragmentaire ne prétend pas à élucider ce problème, pas plus qu'elle ne prétend les inventorier toutes. Nous nous sommes particulièrement occupés des tours bien conservées et présentant entre elles de nombreuses similitudes. Négligeant les tours rasées, ou trop remaniées, nous allons, dans le cadre de cette étude, nous borner à celles de Sanary, du Revest, de Dardennes, de Taradeau.

Les historiens locaux ne sont pas d'accord sur leur origine, les documents écrits relatant leur construction sont inexistants, tout au plus, trouve-t-on mentionnées quelques consolidations à partir du 12ème et 13ème[18]. Elles sont donc

[17] Annales de la Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie du Var - 1964. Pages 33 à 41.
[18] Tel est le cas de la tour de Dardennes et celle de Sanary.

antérieures. On les a successivement dites romaines[19], celto-lygiennes[20], on a pensé qu'il s'agissait d'ouvrage de défense construit par les Provençaux, ou encore de monument commémoratif. Toutes ces considérations étant faites isolément sur chacune d'elles, sans penser à les rassembler et à les comparer. C'est ainsi qu'il est dit de la tour importante de Sanary, qu'elle aurait été construite pour protéger les habitants du bourg voisin Oliolis (l'actuel Ollioules) quand ceux-ci allaient à la pêche et risquaient d'être surpris par les Barbaresques. Un ouvrage si important pour la protection d'une minorité de pêcheurs, lesquels à l'époque qui nous intéresse ne résidaient pas sur la côte, mais à quelques dix kilomètres de là[21] !

La tour du Revest-les-Eaux, si semblable à celle de Sanary, à l'exception de Vidal [22], a souvent été qualifiée de « *Romaine* ». Garcin, auquel nous devons d'autre part, de précieux renseignements sur les Sarrazins penche nettement pour cette hypothèse, l'appuyant sur le fait que les Romains ont résidé dans le pays et ont exploité des mines.

Au château de Dardennes, on ne trouve rien en fait d'archives, au-delà d'un texte indiquant des réparations de Guillaume de Tarente (12 ème siècle). Jusqu'à notre époque, cette tour du même type que les précédentes n'avait fait l'objet

[19] Garcin – « *Dict. hist. Et topo de la Provence* ». Page 334.
[20] P. Trofimoff – « *Le Revest-les-Eaux, Tourris, Val d'Ardène* ». Page 8.
[21] Fonds des Archives d'Ollioules cité dans « *Histoire d'Ollioules* » par E. Castellan, 1937. Pages 14 à 81.
[22] « *Livre d'or du Centenaire de l'Académie du Var* » (1800-1900). Page 111 à 134.

d'aucune étude comparative avec sa voisine, la plus immédiate, la tour du Revest, distante d'à peine trois kilomètres.

La tour de Taradeau, quelquefois appelée « *sarrazine* », sans autre précision, est surtout connue comme étant la chapelle funéraire de la famille de Taradel.

Or, nous verrons que, d'après leur architecture, ces tours si souvent controversées quant à la date de leur construction et leur utilisation, sont de type absolument semblable et répondent aux mêmes impératifs.

Examinons tout d'abord le cas de la tour de Sanary, la seule des quatre tours étudiées qui se trouve au bord de mer.

TOUR DE SANARY

Elle est située sur le port, incorporée à un pâté de maisons. C'est une tour carrée de 7,99 mètres de côté, bâtie directement sur le rocher, sa hauteur restante est de 18 mètres et l'épaisseur de ses murs est de 1,88 mètre.

L'orientation est faite par les angles dont les pierres ornées de bossages sont disposées en carreaux et boutisses.

L'appareil est moyen remis à l'horizontale par des lits composés de pierres longues et étroites à hauteur régulière, les joints en retrait sont faits au mortier de chaux et de cendre.

A la base de la tour, à une époque plus récente on a ajouté un renforcement à pente accentuée qui s'accroche au

rocher initial[23]. Les pierres des pieds-droits de la porte ont des bossages, les claveaux de son arc en plein cintre n'en ont pas, nous verrons plus loin qu'il en est de même pour les portes des tours de Taradeau. La tour de la porte du Revest a des bossages sur les pierres du seuil, sur les pieds-droits ainsi que sur les claveaux longs et étroits de son arc. En plein cintre, celle de Tourtour n'en a pas. Avec ou sans bossage, ces portes sont toutes des ouvertures hautes et étroites lesquelles sans être identiques à celle de la tour de Sanary, ont le même rapport dans leurs dimensions, (2,18m. x 0,87 m.) soit 2/5.

Seule, parmi les tours étudiées, la tour de Sanary possède une porte à sa base, toutes les autres tours n'ont qu'une porte située au premier étage. La position de la tour de Sanary, au bord de la mer, explique que cette porte servant au débarquement et à l'embarquement des produits qu'elle pouvait stocker dans ses deux grandes salles voûtées. Les autres tours ont servi plus particulièrement d'entrepôts rendus d'autant plus sûrs que le point vulnérable que représente une ouverture, même pour les tours de moindres dimensions, ne se trouve jamais à moins de 5 mètres au-dessus du sol.

La meurtrière qui se trouve près de la porte et les meurtrières du premier étage, sont étroites et longues, et ornées

[23] « *Histoire d'Ollioules* » - Ouv. cité par les archives d'Ollioules dont dépendait Saint-Nazaire (Sanary) jusqu'en 1688. Nous avons pu dater le renforcement à la base de la tour, nous pensons à l'année 1436 où il est dit que : « *l'invasion des Barbaresques pirates et autres ennemis pouvant se produire à chaque instant ... les côtes ayant été sillonnées et pillées, il n'y avait pas bien longtemps portèrent le Roi René à accorder à Oliolis le privilège suivant : ... , le Roi René porte à Oliolis de faire le boulevard et le fossé à la tour Saint-Nazaire* ».

de bossages, détails que nous retrouverons sur les meurtrières de la tour du Revest.

Situés à environ 4 mètres du sommet de la tour, sur la face N.-Est, nous avons remarqué deux pierres plates faisant saillie à la base de petites ouvertures rectangulaires, sans doute s'agit-il d'un pigeonnier. Un autre détail dans la disposition intérieure de ce deuxième étage le laisse à penser. De petites niches de forme carrée sont disposées à espace régulier sur les quatre murs de cet étage voûté, d'une hauteur inférieure aux autres.

La tour de Sanary a trois étages voûtés qui ont : 6,58 mètres de hauteur pour le rez-de-chaussée, 5,64 mètres pour le premier étage et 3,76 mètres pour le second. Les dernières assisses des voûtes du rez-de-chaussée et du premier étage reposent sur un talon de 10 centimètres, talon que nous retrouvons à la base des voûtes des tours de grandes dimensions (tours du Revest et Dardennes). Il s'agit pour toutes ces tours, grandes ou petites, de voûtes en plein cintre.

Un escalier de pierre conduit au premier étage, qui communique avec le second par une trappe carrée (0,47 m. x 0,47 m.), située au milieu de la voûte ; il n'a pas de trace d'escalier, on utilise une échelle pour accéder au second étage. Une trappe carrée de même dimension permet l'accès à la plateforme.

La voûte du premier étage ne prend pas appui sur les mêmes murs qui supportent la voûte du rez-de-chaussée. La disposition des voûtes de toutes ces tours est alternée. Actuellement arasée, nous ne pouvons pas préciser si cette tour était couronnée de créneaux.

La tour de Sanary se trouve à une trentaine de mètres du bord de la mer ; nous pensons qu'à l'époque de sa construction, le rocher sur lequel elle était accrochée était entouré d'eau. Tout porte à le croire, les archives d'Ollioules mentionnent à maintes reprises, à partir du 14 ème siècle, des travaux dans le port, sujet à comblement. Ce fait et les terres basses qui se trouvent en arrière de la tour viennent à l'appui de notre hypothèse[24].

Sans aucun doute, le Brusc [25] et Sanary étaient pour cette partie du Var, les points les plus favorables au débarquement des felouques sarrazines. Après Grimaud, leur port d'attache Sanary a été pour les Sarrazins un des ports les plus importants de ce pays fortement occupé par eux.

La tour de Sanary servait au transit des marchandises, elle permettait de stocker les produits de l'arrière-pays minier du Revest et de Six Fours, elle était à la fois un phare et une tour de signalisation, en relation avec les tours du Revest et de Dardennes, avec la butte de la Garde [26] par ricochet, avec les îles environnantes, des Embiez, de Porquerolles et Port-Cros que la tradition dit avoir été occupées par les Sarrazins[27].

---

[24] Archives d'Ollioules – En juillet 1568, il est question de ne pas « *faire escal et escar devant l'église dudit lieu (Saint-Nazaire) sous peyne de troys livres applicables à la fabrique du port* » ; or, actuellement l'église se trouve à une centaine de mètres à l'intérieur des terres.

[25] Voir note de bas de page 10.

[26] Les découvertes sarrazines faites sur ces lieux, font l'objet d'une étude publiée dans un récent ouvrage : « *Les Sarrazins dans le haut Moyen Âge français* » par J. Lacam. Ed. Maisonneuve et Larose.

[27] Ne dit-on pas que Bendor (ancien nom de Bandol) qui n'est plus actuellement porté que par la petite île, a une origine arabe et signifierait « *fille de l'Atlas* », Atlas étant un nom donné par les géographes européens, inconnu des Arabes qui désignaient cette montagne sous le vocable de

Munie à son étage supérieur d'un pigeonnier, elle pouvait expédier aux quatre coins du Fraxinétum ses messages et nous pouvons qu'elle était en liaison par pigeons voyageurs avec l'Espagne et l'Afrique du Nord[28].

TOUR DU REVEST

Elle domine le village. C'est une tour à base carrée de 7,99 mètres de côté, bâtie directement sur le rocher. Sa hauteur actuelle est de 12 mètres et l'épaisseur de ses murs de 2 mètres.

Les pierres des angles, comme pour la tour de Sanary accusent un fort bossage.

L'appareil, à l'intérieur, comme à l'extérieur se compose de moellons en calcaire gris. Toutes les tours que nous avons étudiées, quelque soit leur situation dans le Var sont faites avec ce même matériel, les constructeurs délaissant les pierres plus friables des environs immédiats pour n'utiliser que ce calcaire très dur. Tout au plus employaient-ils des pierres plus communes en blocage.

« *Adrar n'Derren* ». On attribue à Gien (*Djaïn*) ainsi qu'à Porquerolles (*quahhar ellah*) une origine semblable. Bendor viendrait de Ben n'Deren.

[28] Gaudefroy-Demonbynes : « *La Syrie à l'époque des Mamelouks* ». Ed. Geuthner. Paris, 1923, page 250. Il est dit que ce sont les califes abbassides qui s'y sont intéressés les premiers. Il est question, page 253, de lâchers de pigeons entre Tunis et Le Caire, soit une distance supérieure à celle qui sépare la Provence maritime de l'Afrique du Nord et de l'Espagne.

L'appareil de la tour du Revest est moyen, posé par assises régulières, les joints au mortier de chaux et de cendre ont 3 centimètres d'épaisseur.

La porte se trouve au premier étage à 7 mètres au-dessus du sol, elle est étroite et haute ; les pierres de son arc en plein cintre, des pieds-droits et du seuil sont ornées de bossages.

Une porte a été ouverte au bas de la tour, elle date de l'installation de l'horloge en 1865.

Cette tour possède à la base du premier étage, deux meurtrières sur chacune de ses faces, hautes et étroites, elles sont ornées de bossages, leur largeur est de 8 centimètres.

La plateforme a été refaite, certains textes précisent qu'avant 1865, elle était pavée d'un carrelage de briques grossières et bordée d'un parapet avec trois créneaux munis de meurtrières sur chacune de ses faces[29].

Cette tour était en relation directe avec la tour de Dardennes, elle correspondait également avec la butte de Six-Fours[30] et la tour de Sanary, ainsi qu'avec la butte de La Garde. Elle dominait les deux voies de pénétration qui contournent, à l'Est dans la direction de Toulon, la masse imposante et abrupte du Mont Faron.

Elle n'a pu être bâtie par des Provençaux pour leur protection, le modeste village du Revest n'explique pas cette forteresse. Si tel était le moyen de défense employé par les Provençaux pour résister aux sièges que pouvaient leur faire

[29] Vidal – Ouv. cité. Page 115.

[30] A Six-Fours, découvertes récentes de tessons arabes qui seront publiés ultérieurement.

subir les Sarrazins, on en trouverait trace dans d'autres villages plus importants et tout aussi exposés aux incursions sarrazines, que le village du Revest.

Nous nous rallions à l'opinion de certains historiens locaux qui pensent qu'elle doit son importance, à la proximité de mines de fer, de cuivre, de plomb argentifère que recèlent le Mont Caume, mines exploitées par les Romains et après eux par les Sarrazins.

Elle aurait, dans ce cas, servi principalement de dépôt de magasin pour les produits métalliques, les armes[31]. Nous ne croyons pas que la tour du Revest n'ait eu que ce rôle à remplir. Cette région toute en vallonnements boisés, à quelques kilomètres de la mer, et sa vallée dont il était facile de garder les extrémités resserrées, convenait parfaitement à un établissement sarrazin, une enceinte comprise entre la tour et des murs de structure plus fragile, pisé ou pierres sèches[32], a pu abriter un campement important de guerriers et des esclaves attachés au travail des mines.

La tour à la charge de quelques gardiens offrait une sécurité absolue pour le produit de leurs récoltes, de leur industrie ou de leur butin. Que les Sarrazins, de là,

---

[31] D'après Vidal – Ouv. cité. Page 115 … « *l'année où la municipalité du Revest (en 1865) fit pratiquer une ouverture une ouverture au pied de la tour, on trouva dans le magasin voûté, une grande quantité d'arcs, de flèches, de fer de lances et de boucliers ronds, ces derniers en forme de couvercles de marmites, tout à fait semblable à ceux que l'on découvre dans la région des Maures … Après une enquête auprès des gens du village, nous n'avons pas pu jusqu'à ce jour retrouver la trace des objets découverts à cette date* ».

[32] Comme à Notre-Dame de Miramar. Se rapporter pour la description de ces murs à l'ouvrage de J. Lacam, précédemment cité.

entreprenaient des incursions plus lointaines dans les terres provençales, et cette tour imprenable préservait jusqu'à leur retour ces biens précieux, leur permettant ainsi un semi-nomadisme, comme ils le pratiquaient en pays arabes.

Nous pensons que la tour du Revest, sans avoir comme celle de Sanary, un de ses étages faisant fonction de pigeonnier, était reliée par pigeons avec les autres points occupés du Fraxinétum, par l'intermédiaire d'une tour ronde très haut perchée, que l'on dit être le fauconnier du Roi René mais qui nous apparaît plus ancienne.

TOUR DE DARDENNES

La tour de Dardennes fait corps avec le reste du bâtiment auquel elle est soudée par une de ses faces ; pour une raison de symétrie le château est flanqué d'une autre tour carrée plus récente faite de matériaux plus grossiers portant des traces d'incendie. La partie du bâtiment qui nous intéresse est construite comme les précédentes tours en calcaire gris conchylien. Son rez-de-chaussée voûté a reçu un plafond, permettant ainsi à la cuisine du château d'occuper la pièce du bas, alors que la partie supérieure sert de débarras ; malgré ces transformations, nous pouvons dire qu'il s'agit d'une tour semblable aux autres. Elle est de plan carré de 7,99 mètres de côté, comme celle de Sanary et du Revest. Elle est orientée par les angles qui ont conservé, à la base non remaniée de la tour, de forts bossages.

L'appareil moyen est posé par assisses régulières et joint au mortier de chaux et de cendre d'une épaisseur de 3 centimètres.

La partie supérieure de cette tour a subi des réparations. On retrouve par endroits le mur d'origine, plusieurs ouvertures ont successivement été ouvertes puis rebouchées.

À l'intérieur, les dernières assises de la voûte s'appuient sur un talon de 10 centimètres situé à 4,23 mètres au-dessus du sol. La hauteur totale de ce rez-de-chaussée est d'environ 6,60 mètres ce qui correspond à la hauteur des rez-de-chaussée des tours de Sanary et du Revest.

À la base du premier étage arasé et coiffé d'un toit, des meurtrières étroites et hautes, sans bossage, sont visibles.

L'intérêt que nous portons à cette tour est encore accru par la présence d'une cave voûtée de construction identique, placée perpendiculairement à quelques mètres de la tour et à une faible profondeur[33]

La voûte en plein cintre repose sur un talon de 10 centimètres, sa hauteur est d'environ 5,33 mètres, sa longueur de 24 mètres et sa largeur de 6 mètres. Cette cave a-t-elle servi d'entrepôt souterrain d'armes ou de produits manufacturés métalliques, tels que chaînes, fers, boulets ? Y avait-il au temps des Sarrazins une forge près de ce château ? Depuis la source de la Foux que surplombe la tour du Revest, jusqu'au Las qui passe au pied de la tour de Dardennes, il n'est pas rare de trouver dans le lit de la rivière des minerais ayant subi un début de

[33] Nous devons à l'amabilité des propriétaires, M. et Mme Castille, d'avoir pu étudier en détail, l'intérieur de la tour et de la cave.

préparations et riches en teneur de fer ou de cuivre, des scories et du charbon.

Située au fond d'une vallée encaissée, le château de Dardennes se trouve d'un côté à pic sur la rivière, l'implantation de la tour a été pensée en fonction de la tour du Revest. Cette dernière, seule, apparaît entre deux collines, alors que le village qu'elle domine est complètement dissimulé par les vallonnements boisés qui forment ce pays.

TOUR TARADEAU

La tour de Taradeau est la plus haute des quatre tours qui font l'objet de cette étude. Elle compte 25 mètres, de la base directement bâtie sur le rocher, au sommet en partie démoli. Elle a une base carrée de 6,50 mètres de côté. Son orientation est faite par les angles.

L'appareil est moyen, en bossage, les parties restaurées n'en ont pas. Il est posé par assises régulières, disposé par rang de carreaux et de boutisses. Des lits de pierres longues et étroites, à hauteur égale, font retrouver l'horizontalité à l'édifice. Les joints en retrait sont faits au mortier de chaux et de cendre, leur épaisseur est de 2,5 centimètres environ.

Les angles de la tour sont montés avec de grosses pierres disposées en carreaux et boutisses et ornées de forts bossages. Les meurtrières petites et étroites sont disposées irrégulièrement.

La porte construite avec un arc en plein cintre, sans bossage, alors que les pieds-droits en ont, se trouve à 3,20

mètres du sol et a été bouchée. Elle a été remplacée par une porte de mêmes dimensions, sans bossages, ouverte à 8 mètres de haut.

Il est impossible d'étudier la tour intérieurement, les ouvertures les plus basses ont été bouchées et le rez-de-chaussée a été converti en chapelle funéraire pour la famille Taradel. La voûte refaite est surbaissée et dissimule l'ancienne voûte et l'accès aux étages supérieurs. Son appareil au joint de ciment n'a aucun rapport avec la construction primitive.

La tour de Taradeau construite sur un piton rocheux de la vallée de Florilèges domine la plaine de l'Argens dans sa partie la plus étroite. Elle se trouve à un carrefour de routes importantes, non loin de la voie romaine qui reliait Fréjus à Aix. Nous pouvons penser à cause de sa hauteur qu'elle était en relation avec la Garde-Freinet, avec la butte de La Garde et par ricochet avec les tours de Dardennes, du Revest et de Sanary. A l'Est, elle pouvait communiquer avec la tour de Penafort, à l'Ouest avec la tour de Tourtour que nous étudierons plus tard.

Nous ne pouvons préciser, en dehors de son utilisation comme tour à signaux, le rôle rempli par cette tour, d'autant plus qu'il n'est pas possible de l'étudier intérieurement mais elle présente une curieuse similitude de dimensions avec les minarets syriens en pierre, à base carrée de 6,50 mètres de côté et de 25 mètres de hauteur et une non moins troublante similitude de construction (tour avec un léger fruit) avec le minaret de la Mosquée de la Kalaa des Beni-Hammad, capitale berbère d'Afrique du Nord[34].

[34] LEVI-PROVENÇAL – Ouv. cité. Pages 245 et suivantes.

Au terme de cette étude, il nous faut éliminer, en considérant les caractères communs à chacune de ces tours, l'hypothèse de tours romaines. Elles sont :

- De plan carré, comme la plupart des tours arabes,
- Orientées par les angles,
- Appareil employé : carreaux et boutisses de petite dimension, angles et arrêtes en forts bossages, exemples nombreux en architecture musulmane. Joint au mortier de chaux et de cendre, technique du mortier employé dans les constructions arabes,
- La plupart des mesures de ces tours sont des multiples de la coudée sarrazine ordinaire de 0,47 mètres[35],
- Utilisation semblable. Tour à feu, magasin, ou prison. Nous pensons que l'usage de ces tours, toutes bâties avec les mêmes normes, nous vient de la Perse, véhiculé par les occupants arabes. Nous donnons en exemple, une tour semblable visible dans la région de Ray (près de Téhéran). Cette construction est du 10 ème siècle et rassemble les caractéristiques suivantes : établie sur un escarpement rocheux, plan carré, porte au premier étage, murs épais, pièces voûtées, appareil en carreaux et boutisses en bossage, joint au mortier de même nature. Ce rapprochement n'est-il pas surprenant ?

[35] L. de Beylie – « *La Kalaa des Beni-Hammad* ». Pages 80 et 82.

LE REVEST ET LA VALLÉE DE DARDENNES DES TEMPS PRÉHISTORIQUES AU MOYEN ÂGE

par Armand Lacroix[36]

L'objet de cette étude est, en principe, de traiter l'histoire du Revest et de la vallée de Dardennes. Je vais être amené à m'étendre souvent à l'histoire de Toulon, et, aussi à celle de la Provence en général. Il n'est pas possible de dissocier le tout si l'on veut donner une bonne continuité, apporter une information claire.

Il est très difficile de traiter uniquement de l'histoire d'un petit village comme le Revest, surtout pour la période allant de l'Antiquité au Moyen-âge. Sur ces temps anciens, les renseignements sont souvent inexistants et toujours fragmentaires, surtout si l'on veut situer des faits, des dates et des personnages. Par contre, nous pouvons imaginer ce qu'était la vie dans ce terroir en nous appuyant sur des bases plus vastes ; par exemple, les informations que nous possédons sur le littoral, Toulon, la région provençale, les villages voisins comme Solliès-Ville, Six-Fours, Évenos, …

Il est logique de penser que la vie des Revestois était semblable à celle de leurs voisins. Il faut tenir compte toutefois

---

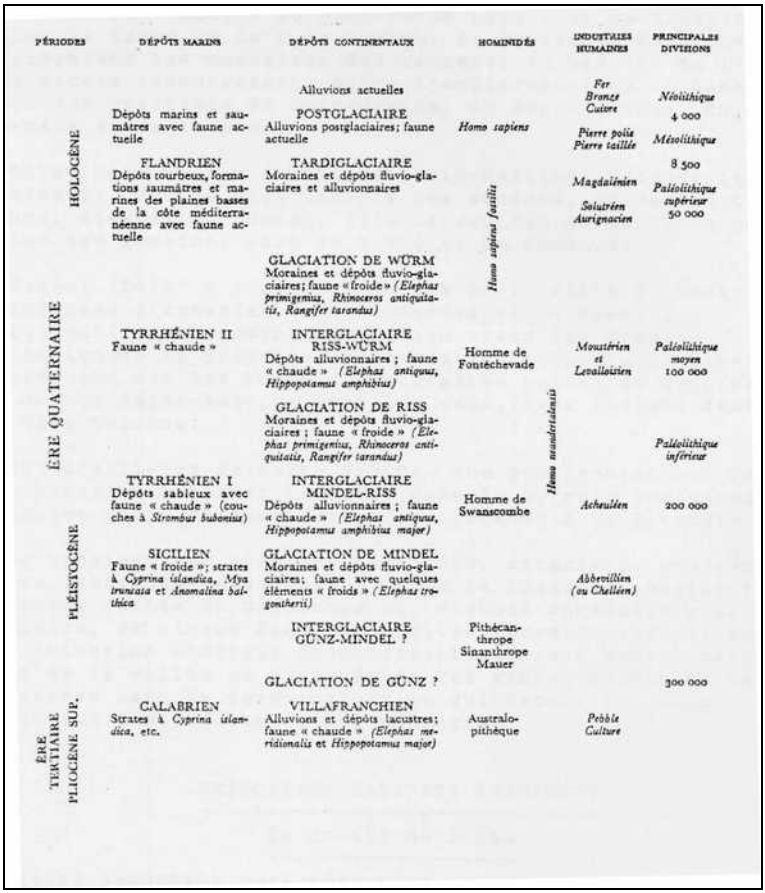
[36] « *Contribution à l'histoire du Revest et de la région toulonnaise* » – par Armand Lacroix – 1984 – Cahiers du Groupe Revestois.
Armand LACROIX - Président de la Société Numismatique Toulonnaise : « La DARDENNES » - Économe du Groupe Revestois en 1984.

de 3 points importants qui les différencient, des exemples que l'on pourrait trouver ailleurs :

1- Le fait que la vallée de Dardennes était l'un des principaux points de peuplement préhistorique de la région,
2- La situation et la proximité de la ville de Toulon dont elle est l'arrière-pays,
3- Le fait que la vallée était le château d'eau, le jardin et le grenier de l'agglomération toulonnaise.

Comme vous le voyez, j'illustre cette étude par la présentation de monnaies. Les monnaies ne trompent pas : elles témoignent de civilisations, de mutations, d'échanges, d'événements. Trouvées sur place, elles prouvent ce qui a existé, ce qui a eu lieu ici entre des partenaires désignés, à des époques déterminées. Elles sont des preuves irréfutables, souvent les seules qui subsistent, et des témoins hautement évocateurs.

Je commencerai par la Préhistoire et voici, d'abord, une chronologie de l'époque quaternaire :



PÉRIODES		DÉPÔTS MARINS	DÉPÔTS CONTINENTAUX	HOMINIDÉS		INDUSTRIES HUMAINES	PRINCIPALES DIVISIONS
ÈRE QUATERNAIRE	HOLOCÈNE		Alluvions actuelles			*Fer* *Bronze* *Cuivre*	*Néolithique* 4 000
		Dépôts marins et saumâtres avec faune actuelle	POSTGLACIAIRE Alluvions postglaciaires; faune actuelle	*Homo sapiens*		*Pierre polie* *Pierre taillée*	*Mésolithique* 8 500
		FLANDRIEN Dépôts tourbeux, formations saumâtres et marines des plaines basses de la côte méditerranéenne avec faune actuelle	TARDIGLACIAIRE Moraines et dépôts fluvio-glaciaires et alluvionnaires			*Magdalénien* *Solutréen* *Aurignacien*	*Paléolithique supérieur* 50 000
			GLACIATION DE WÜRM Moraines et dépôts fluvio-glaciaires; faune « froide » *(Elephas primigenius, Rhinoceros antiquitatis, Rangifer tarandus)*				
	PLÉISTOCÈNE	TYRRHÉNIEN II Faune « chaude »	INTERGLACIAIRE RISS-WÜRM Dépôts alluvionnaires ; faune « chaude » *(Elephas antiquus, Hippopotamus amphibius)*	Homme de Fontéchevade		*Moustérien* *et* *Levalloisien*	*Paléolithique moyen* 100 000
			GLACIATION DE RISS Moraines et dépôts fluvio-glaciaires ; faune « froide » *(Elephas primigenius, Rhinoceros antiquitatis, Rangifer tarandus)*				*Paléolithique inférieur*
		TYRRHÉNIEN I Dépôts sableux avec faune « chaude » (couches à *Strombus bubonius*)	INTERGLACIAIRE MINDEL-RISS Dépôts alluvionnaires ; faune « chaude » *(Elephas antiquus, Hippopotamus amphibius major)*	Homme de Swanscombe		*Acheuléen*	200 000
		SICILIEN Faune « froide »; strates à *Cyprina islandica*, *Mya truncata* et *Anomalina baltica*	GLACIATION DE MINDEL Moraines et dépôts fluvio-glaciaires; faune avec quelques éléments « froids » *(Elephas trogontherii)*			*Abbevillien (ou Chelléen)*	
			INTERGLACIAIRE GÜNZ-MINDEL ?	Pithécanthrope Sinanthrope Mauer			
			GLACIATION DE GÜNZ ?				300 000
ÈRE TERTIAIRE	PLIOCÈNE SUP.	CALABRIEN Strates à *Cyprina islandica*, etc.	VILLAFRANCHIEN Alluvions et dépôts lacustres; faune « chaude » *(Elephas meridionalis* et *Hippopotamus major)*	Australopithèque		*Pébble Culture*	

Curieusement, la préhistoire de notre vallée est l'une des époques sur laquelle nous avons le plus d'informations. Nous le devons certes aux nombreux sites existants, mais surtout aux

travaux remarquables des archéologues, parmi lesquels je citerai à la première place le regretté Maître Layet, « *inventeur de la Préhistoire toulonnaise* ».

Le plus ancien document connu mentionnant l'histoire de Toulon (Télo-Martius ou Telonis Portus) est l'itinéraire maritime d'Antonin, dont la rédaction remonte au IIème siècle après J.C., Toulon était alors un petit havre de peu d'importance, une station, une escale secondaire pour la flotte romaine, dominé par le Mont Faron qui, comme son nom l'indique (Faron=Pharus=Pharonus), était un phare, vigie et tour de guet de la petite citée maritime.

Mais, des millénaires avant la création de Toulon par les Romains, sa région était déjà habitée ; pas le site de la ville actuelle, lequel -très différent géographiquement de ce qu'il est à présent- était constitué d'une bande de terre située au pied des contreforts du Mont-Faron (que l'on peut délimiter selon le tracé de la voie ferrée actuelle)et de vastes marécages où se déployaient les estuaires des rivières du Las et de l'Égoutier. Ces marais recouvraient, outre l'emplacement de la basse-ville, ceux des quartiers du Pont-du-Las, du Pont-de-Bois, du Champs-de-Mars et de la Rode.

L'étymologie du nom de Toulon (Telo-Martius) viendrait de « Telonus », nom du dieu gaulois des sources, et de « Martius » (Mars, dieu de la guerre, fils de Jupiter et de Junon, et, selon les Romains, père de Remus et Romulus).

Pourquoi « Telo » à l'origine du nom de la ville ? (Nous commençons à remonter vers Dardennes et Le Revest) : parce qu'il est probable que -bien avant les temps historiques- la

première agglomération toulonnaise s'est construite sur les bords de la fraîche vallée du Las, près de la source Saint-Antoine dont les eaux vives étaient dédiées au dieu Telonus.

C'est d'ailleurs de cette source que proviennent bon nombre des monnaies romaines trouvées dans le terroir toulonnais, monnaies qui y étaient jetées en offrande à la divinité.

D'où venaient ces premiers habitants, antérieurs aux apports grecs (Phocéens-Massaliotes), et à la conquête romaine ? De notre vallée de Dardennes où, d'abord chasseurs puis pasteurs, et vivants dans nos grottes, ensuite agriculteurs, ces lointains ancêtres descendirent progressivement vers le fond de la vallée et cultivèrent les riches berges du Las, enserrées dans la forêt primitive qui recouvrait tout jusqu'aux contreforts de nos montagnes.

PRINCIPAUX HABITATS PRIMITIFS

La grotte de l'Uba

Toujours remontant vers chez nous, nous arrivons à hauteur de la tour de l'Uba, construite sur un éperon rocheux, verrou limitant notre vallée, véritable région naturelle. Au pied de la paroi supportant l'ouvrage, se trouve une petite grotte où le

regretté Maître Layet découvrit, en 1938, un ossuaire néolithique[37].

Le sous-roche des Lierres

En contournant le Faron, entre les tours de l'Uba et Beaumont, au fond d'une gorge étroite et difficile, se trouvent 2 abris, petites grottes qui furent explorées par Maître Layet qui y recueillit des vestiges prouvant une longue occupation, du Néolithique au Bronze Moyen.

Le Trou du Duc

A proximité du sous-roche des Lierres, à mi-flanc de paroi du Mont-Faron, entre les tours Beaumont et de l'Uba, les automobilistes qui descendent du Revest-les-Eaux vers Toulon remarquent la gueule béante, noire et mystérieuse de cette grotte. Son nom vient sans doute d'un grand duc auquel elle servit un temps de repaire. L'accès de cette grotte est particulièrement périlleux et exige de bonnes qualités d'alpiniste, mais la vue splendide sur la vallée de Dardennes, le village du Revest-les-Eaux, le hameau des Pomets, que l'on a de son parvis, récompense largement les efforts faits pour l'atteindre. La grotte, elle-même, est de dimension considérable : 9 mètres de large à l'entrée, de 25 mètres de profondeur en niveau. Elle offrait, à ses occupants, un observatoire remarquable doublé d'une forteresse inexpugnable.

[37] Du grec neos (nouveau) et lithos (pierre). Nouvel âge de la pierre : de 500 à 2000 avant J.C. Début de la culture, de la domestication des animaux. Polissage de la pierre pour fabriquer des armes et des outils. L'âge de la pierre polie succède à celui de la pierre taillée.

Elle a été occupée depuis la fin du Néolithique jusqu'à une époque récente puisqu'il y a été découvert des débris de céramiques grecques, approximativement du Vème siècle avant J.C., et même une monnaie de l'empereur Auguste datant de l'an 18 de notre ère. Les fouilles ont été effectuées par Maître Layet.

La station des Éboulis

A proximité du Trou du Duc, se trouve un autre habitat préhistorique dit « *Les Éboulis de Beaumont* ».

La station du Lauron

Au pied du Mont-Caume, dans une position dominant directement les quartiers Nord-Ouest du village du Revest-les-Eaux, se trouvent des abris sous roche où ont été recueillis des vestiges prouvant un habitat datant du Néolithique récent.

La station du Ragas

Situé à flanc de paroi, un peu avant l'aven. Des vestiges datent du Néolithique récent y ont été recueillis.

Les grottes du Mont-Combe

Elles ont fourni de nombreux vestiges datant du Néolithique récent et du début du Chalcolithique[38].

[38] Du grec Chalcos (cuivre) et lithos (pierre). Vers 2000 avant J.C. fin du Néolithique, début de l'Âge des métaux. Découverte et utilisation du cuivre et de l'or.

Conclusion

Pour conclure, tous les abris sous roche des montagnes bordant la vallée de Dardennes sont susceptibles de fournir des vestiges prouvant un habitat préhistorique, alors que la basse vallée du Las et la zone littorale toulonnaise sont vierges de toute trace antérieure aux périodes grecques (Massaliotes) ou romaines.

Il est donc raisonnable de croire que les premiers habitants du site « Telo »sont venus de notre haute vallée (notre actuelle vallée de Dardennes), enserrée entre les contreforts du Caume, du Grand-Cap et du Faron. Cette montagne le limitant et le séparant au Sud du littoral, lequel était alors constitué d'une mince bande côtière peu propice à l'habitat et de vastes marécages formés par l'estuaire de la rivière du Las. Ces marais devaient remonter jusqu'à l'actuel quartier du Jonquet au nom explicite.

Il y a environ quatre ou cinq mille ans, cette vallée était bien plus verte et arrosée qu'à présent et donc habitée par cette population néolithique dont les traces nombreuses ont été décelées.

L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

Que savons-nous sur ces périodes ? Nous savons que les habitants de notre vallée, devenus pasteurs et agriculteurs sur les berges du Las, devaient commercer avec les Grecs de Marseille comme le faisaient, les trouvailles monétaires en témoignent, leurs voisins de la grande cité proche de la Courtine d'Ollioules (Toulon n'existait pas à cette époque). Depuis l'an 600 avant J.C. et jusqu'à l'arrivée des Romains, les habitants de la vallée du Las (des Ligures ?) n'eurent, semble-t-il, de contact avec l'extérieur que par l'intermédiaire des Grecs de Massalia [39] et de ses comptoirs, représentant d'une civilisation raffinée.

Les Grecs, commerçants avisés, ne recherchaient pas la conquête territoriale. Ils se contentaient de comptoirs bien situés, limités en étendue, ouverts sur la mer, et proposaient aux Ligures des objets manufacturés, bijoux, armes, poteries finement décorées, du vin, contre des matières premières diverses dont des produits agricoles.

Ce sont les Massaliotes qui ont introduit la vigne et l'olivier en Provence, ces arbres et leurs produits qui sont le symbole de notre région.

Ils avaient aussi introduit l'usage de la monnaie alors ignorée des Gaulois. C'était la leur, celle de Marseille, particulièrement abondante, et que l'on retrouve dans tous les sites antiques de notre littoral. Elle devait suffire aux échanges

[39] Marseille fut fondée vers 600 avant J.C. par des Grecs venus de Phocée, ville d'Asie mineure (actuellement Turquie). Ensuite Massalia fonda de nombreux comptoirs, de Nice au littoral espagnol.

et c'est sans doute la raison pour laquelle les Commonis ne jugèrent pas utile -une fois devenus plus civilisés- de fabriquer ensuite une monnaie qui leur soit propre, comme l'avaient fait d'autres tribus gauloises voisines.

Les Commonis, ancêtres des habitants de Toulon et de son arrière-pays, étaient, disent les auteurs modernes, une peuplade celto-lygienne appartenant à la grande tribu des Salyens. Mais alors, les Provençaux ne seraient-t-ils gaulois puisque ligures ? Cela prête à confusion ; faisons le point. Les plus anciens auteurs grecs ou latins qui nous ont transmis des témoignages sur l'histoire de l'Occident, et tout particulièrement de la région qui est devenue la France, ont appelé « Ligures » les populations qui y habitaient aux époques les plus reculées. Par la suite est apparue le nom « Gaulois ».

En conséquence, les Commonis, dits d'abord « Ligures », sont aussi Gaulois. Ceci dit, les noms « Ligures » ou « Gaulois », pas plus que « Français », ne désignent pas une race, mais un peuple ayant une langue, des coutumes, et vivant sur un territoire déterminé.

J'ai cité précédemment l'important oppidum[40] de la Courtine dont le site nous est parvenu vierge de toute construction postérieure et qui a pu -de ce fait- nous livrer de précieuses indications sur la vie des populations de la région aux siècles précédant notre ère. Ces informations pouvant être datées avec précision grâce aux pièces trouvées à l'occasion des fouilles.

[40] Mot latin signifiant : place forte, camp retranché.

Je reviens sur ce sujet, car il est permis de penser qu'un oppidum aussi important, datant de la même époque, devait exister dans la vallée de Dardennes et qu'il était probablement situé sur l'emplacement de l'actuel village du Revest. La continuité de l'habitat jusqu'à nos jours sur le site du Village, les constructions qui se sont succédées durant plus de vingt siècles, empêchent de vérifier ce fait comme cela a été possible à La Courtine d'Ollioules.

Pour résumer ce chapitre, la période grecque a été celle où, par l'intermédiaire des comptoirs massaliotes, les tribus gauloises (ou ligures), sont entrées en contact avec la civilisation venue du Sud et de l'Orient méditerranéen.

Notons aussi, pour une meilleure compréhension, que le peuplement de la Gaule a été le fait du mélange, bien avant notre ère, des populations préhistoriques très anciennes (les occupants de nos grottes) avec des migrateurs Indo-Européens, Italo-Celto-Ligures.

LA PÉRIODE ROMAINE

Les Romains ont commencé à se manifester sur les côtes de Provence au IIème siècle avant J.C. (- 154), justement pour venir au secours des comptoirs massaliotes menacés par les tribus ligures (ou gauloises), les Deceates et les Oxybiens qui menaçaient Nice et Antibes.

Ils revinrent en 122 avant J.C. pour défendre cette fois-ci Massalia attaquée par les Salyens. Ils détruisirent la capitale de ces derniers, Entremont, et ne cessèrent alors de poursuivre leur

pénétration en Provence. En 102, à Pourrières, dans le Var, Marius, à la tête de 28000 légionnaires, défit 200000 Teutons et Ambrons, hommes et femmes mêlés, qui envahissaient la Gaule.

C'est de cette époque que date le début de la colonisation de la Provence, « *Provincia* », par Rome. Contrairement aux Grecs, les Romains fondèrent de nombreuses villes, tracèrent des routes, quadrillèrent tout le pays. Aix-en-Provence (*Aquae Sextia*), la future capitale, fut fondée en 122 avant J.C. par Sextius Calvinus.

Toulon, « *Telo Martius* », fut sans doute fondée un peu après cette époque par les Romains. C'étaient une petite cité portuaire, une escale sans grande importance stratégique. De cette fondation doivent dater les premiers véritables contacts des Commonis avec les nouveaux conquérants.

Les habitants de la vallée de Dardennes ont dû fournir aux nouveaux citadins de cette ville construite près des marécages, sur un littoral étroit, jusqu'alors méprisé par eux, les produits de leurs jardins et de leurs chasses, l'eau potable provenant des sources de la vallée : Le Ragas, Saint-Antoine. Sans doute fournirent-ils aussi de la main-d'œuvre.

Dès le premier siècle avant J.C., les Revestois commencèrent donc à vivre à l'heure romaine. Notons que le premier document qui nous soit parvenu mentionnant Toulon est « *L'itinéraire maritime de l'Empire* » publié vers l'an 150 sous le règne de l'empereur Antonin, mais Telo-Martius devait exister déjà depuis peut-être deux siècles.

Massalia, alliée de Rome, avait encore beaucoup d'influence, mais à l'occasion des guerres civiles[41] qui opposèrent Pompée à César, elle eut le tort de prendre le parti du premier. Après deux batailles navales perdues contre les navires de César, devant Le Frioul puis devant Tauroentum[42], elle fut assiégée et dut se rendre en 49 avant J.C. Ce fut sa fin de cité indépendante et César, victorieux, l'intégra à l'Empire Romain.

Alors commença pour la Provence, donc pour Toulon, Le Revest et la vallée de Dardennes, quatre siècles de « *Paix Romaine* ».

Imaginons donc pour cette époque, les Revestois « *romanisés* », puis « *christianisés* », vivant paisibles et laborieux, en sécurité, comme tous les citoyens gallo-romains de la région. Ajoutons qu'ils étaient axés sur le centre économique, modeste mais le seul local, qu'était devenu le port de Telo-Martuis. Petit trafic portuaire, réparation et construction de navires, pêche, fabrique de pourpre[43], etc.

---

[41] Lutte entre les partisans de César et ceux de Pompée pour s'assurer le pouvoir dictatorial à Rome. César est vainqueur et devient maître du monde romain.

[42] Actuellement Saint-Cyr-les-Lecques.

[43] La pourpre, matière colorante d'un rouge foncé, était tirée d'un coquillage, le murex, lequel était très abondant en rade de Toulon. ELLE était très utilisée chez les Romains pour teindre les étoffes. Un document romain, datant du 5ème siècle après J.C., indique qu'il existait une teinturerie impériale à Telo-Martius.

LES INVASIONS BARBARES

C'est une période obscure pour notre vallée, et sur laquelle nous avons peu de renseignements.

Rapportons-nous à l'Histoire de la Provence et disons que le roi wisigoth Euric s'empara de Marseille en 480, et d'Arles en 481. Il laissa son trône à son fils Alaric II. Ce dernier fut vaincu par Clovis qui le tua de sa propre main à Vouillé (Vienne) en 507. La Provence passa ensuite à Théodoric, roi des Ostrogoths, lequel était tuteur d'Almaric, héritier du trône wisigoth. Théodoric était également beau-frère de Clovis. Par la suite, Théodebert, descendant de Clovis, reprit le contrôle de la Provence en 539.

En ces périodes troubles et de régression de civilisation, l'Histoire est très embrouillée. La Provence passa de l'un à l'autre, se trouva tantôt unie, tantôt divisée, au gré des luttes, des successions, des arrangements, des partages entre les fils des rois décédés.

Sur cette période difficile, nous n'avons pas d'informations sur le Revest. La population subit certainement les effets de cette régression de la civilisation, d'une certaine anarchie et d'une insécurité constante, surtout dans ses contacts avec la ville voisine de Telo-Martius alors très décadente.

Par contre, dans sa vallée, suffisamment à l'écart, elle put peut-être poursuivre une vie relativement paisible et pastorale. Mais elle connut sans doute des moments très difficiles.

Rappelons qu'à cette époque, le village du Revest devait être dépourvu de tout système de défense. Pas de château, pas de remparts, par de tour. En effet, pendant un minimum de quatre siècles de « *Paix romaine* » où aucune invasion n'était à craindre, où la sécurité sur ce point était totale, les villes s'étaient construites et développées sans remparts et même avaient détruit ceux existants. Essayez de vous imaginer 4 siècles de paix et de sécurité. C'est comme si nous n'avions pas connu de guerres ou d'invasion depuis Henri IV !

Le réveil fut terrible, brutal, pour les populations accoutumées à une sécurité multiséculaire et brusquement livrées sans défense aux pillages et aux massacres des envahisseurs barbares.

Il se peut qu'alors les Revestois aient retrouvé, momentanément les chemins conduisant aux grottes de leurs premiers ancêtres.

Au 8ème siècle, les Carolingiens s'emparent du pouvoir, et Charles Martel soumit la Provence à son autorité en 733 après avoir battu un certain Mauronte lequel est indiqué par les chroniqueurs comme « Duc de Provence », ou « Comte de Marseille ».

Avec Mauronte, nous voyons apparaître les Sarrazins. Il s'était allié avec eux, et se retrancha dans les Maures après avoir incendié de nombreuses villes, dont Toulon. Les Sarrazins construisirent la forteresse du Fraxinet (*La Garde Freinet*), et de cette base, pillèrent la Provence pendant près d'un siècle. Toulon fut ravagé 7 fois en l'espace de quatre-vingts ans.

C’est sans doute de cette époque que datent les tours comme celle du Revest. Elles n’avaient, comme je l’ai dit, pas de raisons d’être sous la Paix Romaine. Notre tour est-elle sarrazine, c'est-à-dire construite par les Sarrazins qui auraient fait du Revest une place forte annexe du Fraxinet, et une base de départ pour leurs razzias ? S’agit-il au contraire du donjon des fortifications édifiées par la population pour se protéger des incursions des Sarrazins ?

J’ai déjà écarté l’hypothèse d’une tour romaine qui ne se justifiait pas ; j’ajoute que sur le plan architectural, l’édifice ne rappelle pas une construction romaine.

En ce qui concerne une tour construite par les habitants pour se protéger des Sarrazins, je ne le pense pas non plus.

En ces périodes troublées, les Revestois n’étaient pas assez nombreux, 300 peut-être, ni assez puissants pour se lancer dans une construction pareille. Ils n’avaient probablement pas d’organisation féodale, leurs seigneurs sont venus plus tard, et d’ailleurs. Qu’ils aient élevé un mur pour se protéger peut-être, mais cette tour, non. J’ajouterai que la présence sarrazine sur la terre de Provence -je ne parle pas des incursions ultérieures venues de la mer- a duré trop peu, environ 90 ans, pour que la population de notre Village, telle qu’elle était, puisse décider, s’organiser et réaliser cette construction. Je pense plutôt que les habitants fuyaient lorsque des raids étaient signalés.

La tour serait donc sarrazine ? C’est bien possible, celle de Dardennes aussi, et également celle de Sanary. Ce qui me fait

pencher pour cette hypothèse, c'est surtout son aspect qui rappelle le mode de construction et le style des tours arabes. C'est aussi qu'elle a pratiquement les mêmes caractéristiques que ses sœurs de Dardennes et de Sanary. Les trois devaient faire partie d'un ensemble fortifié situé dans une zone contrôlée par les Arabes. La seule ville proche, Toulon, ne devait pas beaucoup gêner car régulièrement saccagée et n'arrivant pas à assurer sa propre défense.

Dans cette hypothèse, les Sarrazins seraient donc restés près d'un siècle maîtres d'un secteur allant du Revest à la mer (Sanary), la tour de cette commune étant le bastion portuaire de cette enclave.

Pourquoi s'installèrent-ils au Revest et dans notre vallée de Dardennes ? Peut-être par raison stratégique : endroit écarté facile à défendre, point d'observation remarquable. Aussi pour le contrôle et l'exploitation des minerais de fer, de cuivre et de plomb argentifère du Mont Caume. Si les Sarrazins se sont vraiment installés au Revest, la question principale qui se pose est : quel a été le sort de la population ?

Dans le cas de raids, il est admis que les Arabes massacraient ou emmenaient en esclavage la population locale.

Dans le cas d'une implantation durable, il a dû en être tout autrement. Il est permis d'imaginer que les Sarrazins ont respecté la population dans la mesure où elle travaillait pour eux. Si les Arabes se sont effectivement installés au Revest, les habitants ont donc, pendant près d'un siècle, travaillé la terre

construit la tour, exploité les mines pour le compte de ces derniers.

Cela prit fin au 9 ème siècle, lors d'une croisade à laquelle participèrent tous les Provençaux qui expulsèrent définitivement les Sarrazins du Fraxinet et de Provence.

LE MOYEN-ÂGE

À la dislocation de l'empire de Charlemagne, la Provence fut attribuée par le Traité de Verdun (en 843), à Lothaire, fils de Louis le Débonnaire. Quelques années plus tard, Bozon - qui avait épousé Hermengarde, fille de Louis le Débonnaire, et qui était par conséquent le beau-frère de Lothaire, après avoir été gouverneur de la Provence, s'en fit proclamer roi par une assemblée d'évêques qui se tint en 879 au château Mantrailles, entre Vienne et Valence. Un certain Eustorge, évêque de Toulon, participait à cette assemblée. Ce premier royaume était vaste et s'étendait jusqu'à la Franche-Comté.

Bozon eut pour successeur Louis l'Aveugle puis Hugues. En 926, un comte d'Arles, appelé également Bozon, usurpa le pouvoir. Ce fut le début de la dynastie des Comtes Bénéficiaires, puis Héréditaires de Provence. Je ne m'étendrai pas dans cet exposé sur chacun des règnes qui vont suivre. Ce sera l'objet d'un prochain travail.

Je donne toutefois la liste des Comtes jusqu'à la réunion de la Provence à la France.

Comtes bénéficiaires de Provence

Boson I[er]	926-948	Rotbold	992-1008
Boson II	948-968	Guillaume II, Comte propriétaire,	
Guillaume I[er]	968-992		1008-1018

Comtes héréditaires

Geoffroy I[er], Bertrand et		Alfonse II	1196-1209
Guillaume III	1016-1063	Raimond-Bérenger IV	1209-1245
Bertrand II	1063-1093	Béatrix et Charles	1245-1285
Etiennette	1093-1100	Charles II Le Boiteux	1285-1309
Gerberge et Gilbert	1100-112	Robert	1309-1343
Douce et Raimond-Bérenger		Jeanne	1343-1382
	1112-1130	Louis Ier	1382-1384
Bérenger-Raimond	1130-1144	Louis II	1384-1417
Raimond-Bérenger II Le Jeune		Louis III	1417-1434
	1144-1166	René-Le-Bon	1434-1480
Douce, Alfonse I[er], Raimond-		Charles III	1480-1482
Bérenger III et Sanche	1166-1196		

Comtes de Forcalquier

Guillaume I[er]	1094-1129	Guillaume II ou IV et Bertrand II	
Bertrand et Guigues	1129-1150		1150-1220

Revenons aux Sarrazins : ils avaient été expulsés du Fraxinet en 973 mais, maîtres de la Sardaigne et des îles Baléares, ils faisaient encore de fréquentes incursions sur les côtes de Provence. Toulon fut encore ravagé de nombreuses fois entre 1119 et 1197. Les habitants qui n'étaient pas massacrés étaient emmenés en esclavage ; la ville n'avait toujours pas de

rempart ou de défense valable et nous pouvons penser que Le Revest, avec sa tour sarrazine[44] récupérée, devait servir de refuge aux habitants de la vallée et aux Toulonnais véloces qui avaient la chance, le temps d'échapper aux barbaresques.
Lors de l'attaque de Toulon en 1197, le seigneur de la ville Hugues Geoffroy, fut emmené en captivité. Les descendants d'Hugues devinrent par la suite Seigneurs du Revest. Je renvoie, sur ce sujet, les lecteurs à l'excellent ouvrage de Monsieur Pierre Trofimoff : « *Le Revest-Tourris-Val d'Ardenne* ».

J'arrête cette étude à une époque où commence pour le Revest sa période historique, c'est-à-dire celle où nous commençons à trouver des documents. La plupart de ceux-ci traitent surtout des intérêts des ambitions, des démêlés des seigneurs locaux. C'est certes intéressant, mais ce que nous voulons surtout, c'est connaître la vie des villageois, de la population, du peuple dans son ensemble.

Je poursuivrai sans doute cette étude, mais je peux déjà dire qu'ils vivaient groupés au pied de la tour, ou disséminés dans la vallée. Leurs journées étaient employées à cultiver les jardins, les restanques, à produire du blé, de l'huile d'olive, des fruits, du vin, à garder et à traire des chèvres, des brebis, quelques vaches, à forger des outils, à tisser des vêtements et à prier Dieu.

Les monnaies et ouvrages numismatiques m'ont été très utiles pour comprendre et pouvoir réaliser cette étude.

[44] Tour sarrazine ou médiévale ?

LA TOUR DONJON DU REVEST-LES-EAUX

par Roland Vernet[45]

SITUATION GÉOGRAPHIQUE

Elle est située au sommet d'un piton calcaire, à 220 m d'altitude, aux pentes abruptes, notamment celle de l'est qui domine le lac de retenue, lequel occupe la vallée supérieure du Las, toujours alimentée abondamment par les sources dont la plus grosse - la Foux - et son exutoire, de type vauclusien, le Ragas. De la terrasse de la tour la vue embrasse un panorama de 360° : au nord, la barrière formée par les contreforts du Grand Cap, à l'est s'élève le mont Combes (436m). Entre l'ubac du Mont Faron (584 m) et le mont Combe s'insère la vallée des Favières ; au delà du col du même nom, plus connu sous l'appellation col des chênes, la vue porte sur le littoral à l'est de Toulon. Au sud, c'est la vallée du Las, la mer d'où émerge le Massif de Sicié et les minuscules îlots dits « les deux frères ». On aperçoit la butte occupée par le village de Six-Fours avant la construction du fort militaire en 1874. Vers l'ouest, la colline de Costebelle, et surtout la haute falaise du Mont Caume (801 m).

SITUATION STRATÉGIQUE

Le site rocheux sur lequel s'est construit le village du Revest offre une position dominante exceptionnelle. Il se dresse à un carrefour. La voie du nord, par le plateau de Siou Blanc, mène à Signes et à la Chartreuse de Montrieux ; elle vit passer

[45] Sources : Bulletin des Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène - N°49 – Mars 2008

les armées venues au secours de Toulon en 1707, 1793, 1944. Vers l'est, un chemin rejoint Solliès-Ville après avoir traversé le plateau de Tourris et évité le Coudon. Une autre voie emprunte la vallée des Favières entre le Mont Combe et la face nord du Faron, couloir emprunté par les diverses troupes pour cerner Toulon. Du grand port du Levant, au sud, arrivait le chemin royal par la vallée du Las et le hameau de Dardennes. Enfin, vers l'ouest, court le chemin qui mène à Évenos.

UN CASTRUM

Le sommet était occupé par une enceinte fortifiée citée dès 1215 dans un cartulaire de la chartreuse de Montrieux. sous l'appellation de CASTRUM DE REVESTO. Le mot latin castrum désigne un fort, une place forte. Du côté ouest, se dressent les vestiges du mur d'enceinte auquel se sont adossées des maisons d'habitation Celles qu'on voit ont progressivement remplacé les anciennes ; une seule, dont il reste deux pans de murs, à la jonction de la rue Victor Hugo et de la rue de la Tour, n'a pas été reconstruite ce qui permet de voir le rempart du castrum.

L'enceinte était percée d'une porte qui existe toujours et qui ouvre sur une rampe donnant accès à la plateforme où s'élève la tour. Il y eut d'autres constructions dans cette enceinte ; en témoignent un bout de mur à quelques mètres de la base sud de l'édifice et des photographies anciennes (voir celle la page de couverture – intitulée « tour de l'horloge » - et celle de la dernière page du présent article. Il y a tout lieu de penser que, abandonnées et devenues ruines, elles ont servi de carrière aux villageois, ainsi que le mur de protection. Pour implanter ce castrum, le « rouca » a été arasé notamment entre la tour et le rempart ouest. Il y a quelques années, des pièces de théâtre

furent jouées en plein air sur l'esplanade. Du côté est, très pentu, les masses rocheuses qui pointent gênent la progression vers l'entrée ; obstacles naturels conservés par les bâtisseurs.

À côté de la porte du castrum, s'élevait une chapelle dédiée à Saint-Jacques, desservie par les pénitents blancs, abandonnée lorsque fut mise en service, en 1679, l'église que nous connaissons. Une maison toute récente a remplacé cette chapelle ; cependant de son mur nord émergent deux pierres de cet édifice religieux.

LA TOUR

- **aspect général**

C'est une tour carrée, massive, semblable à celle de Sanary. Comme elle, elle présente des pierres à bossage.

- **les murs**

Ses murs de 2 m d'épaisseur forment un carré de 8,10 m de côté ; elle s'élève de 12 m dans sa plus grande hauteur.. À cause du sol qui n'a pas été aplani, la face ouest est plus haute que celle de l'est où est située l'entrée. Le plancher du rez-de-chaussée repose directement sur le rocher. Les murs sont percés chacun de deux archères (on dit aussi « meurtrières ») qui permettaient de battre la base de la tour.

Le parement (1) des murs, à l'extérieur comme à l'extérieur, est fait de moellons de calcaire conchylien (c'est-à-dire qu'il contient des fossiles de coquillages). Les moellons sont posés par assises régulières, en quinconces, souvent à joints peu épais (joints vifs), liées par le mortier de chaux et de sable). Dans certains joints larges on remarque la présence de cales de pierre. Cet ensemble maçonné est dit de petit et de moyen appareil car les moellons taillés sont de petite et de moyenne

hauteur. Le calcaire local utilisé est très dur et ne permet pas d'obtenir des surfaces bien planes ou des bosses sans défauts. Quelques moellons du parement extérieur sont des pierres à bossage rustique (2). Les archères sont encadrées de pierres à bossage rustique simple ; cet emploi isolé en fait une rareté. De même, les pierres à bossage ont été utilisées pour les chaînes d'angle et l'encadrement de la porte d'entrée primitive, sur la face est.

l'entrée



L'accès à l'intérieur de la tour se faisait à l'origine par une porte, en plein cintre, encadrée de pierres à bossage pour la décoration. Elle est située à 7 m au-dessus du sol, ouverte dans le mur est. Elle donne dans ce qui est aujourd'hui le premier étage La porte d'entrée actuelle n'a été ouverte qu'en 1865.

On ne pouvait accéder à cette salle que par une échelle.

Une porte à double battant, montée sur gonds métalliques, se rabattait sur les murs de l'embrasure intérieure pour fermer l'entrée. Pour consolider cette fermeture, une barre de bois, insérée dans le mur lors de la construction, était tirée en travers des vantaux. On barrait la porte. Deux logements en auge, creusés dans la pierre, recevaient la barre : elle s'effaçait entièrement dans celui de droite ; celui de gauche, plus court, recevait seulement son extrémité quand elle était placée en position de défense. Ces deux alvéoles sont encore visibles. Les moellons spécialement apprêtés pour recevoir la barre étaient mis en place lors de la construction ainsi que la barre.

Une trappe dans le plancher permettait, par une échelle, d'accéder à la réserve qui est devenue la salle du rez-de-chaussée d'aujourd'hui.

En 1865, la municipalité voulut placer l'horloge communale sur la plate-forme. Pour que les poids de l'horloge puissent descendre complètement il fallut casser en partie le plancher du premier étage. C'est alors qu'on ouvrit une porte, au ras du sol.

❖ **un trésor ?**

Monsieur Rémy Vidal signale, dans son étude faite en 1900, qu'il fut trouvé, lors des travaux d'ouverture de la porte dans le magasin voûté, « une grande quantité d'arcs, de flèches, de fers de lance, de boucliers ronds, en forme de marmite, tout à fait semblables à ceux que l'on découvre assez fréquemment dans la région des Maures ». Qu'est devenu ce « trésor » ? Aucun musée local ne le possède. Il paraît étonnant que depuis l'abandon de la tour, au cours des siècles, aucune des

municipalités du Revest n'ait cherché à savoir ce que contenait le magasin du rez-de-chaussée auquel on accédait à l'origine par une trappe et qu'il fallut attendre 1865 pour faire cette découverte.

- **l'intérieur**

L'intérieur a subi des transformations et aménagements récents. Il présente trois niveaux. Le rez-de-chaussée dont le sol est recouvert de dalles, communique avec l'étage par un escalier de bois fixe. Son plafond est voûté. Deux murs en vis-à-vis présente chacun un épaulement sur lequel reposait le berceau de bois qui a permis de construire la voûte. Le premier étage s'ouvre sur l'extérieur par l'ancienne porte d'entrée et par les archères ; hormis ces ouvertures, les murs sont aveugles sur les quatre faces. Les trous des têtes des poutres de l'ancien plancher supérieur sont encore visibles. On atteint le deuxième étage, totalement obscur, par une échelle de meunier très raide (à l'origine, c'était une échelle mobile qui s'appuyait dans une ouverture carrée, assez étroite, pratiquée dans le plafond). On débouche maintenant sur la terrasse par une porte qui s'ouvre dans une petite tour carrée construite quand fut installée l'horloge pour protéger le mécanisme.

- **la terrasse**

La terrasse, couverte de malons rouges (provençal maloun = carreau), est bordée par une balustrade de claustras. Avant 1865, le carrelage grossier était fait de briques ; le parapet présentant trois créneaux et quatre archères sur chaque face ceinturait la terrasse. En 1865, il fut démoli et remplacé par la balustrade actuelle.

DE QUAND DATE LA TOUR ?

- **des suppositions**

Certains ont affirmé qu'elle avait été construite par les Romains pour surveiller les eaux du Ragas et de la Foux qui servaient à leur teinturerie toulonnaise et autres installations de Dardennes. Bien que la présence romaine à Dardennes soit attestée, il n'existe aucun texte d'époque qui signale les Romains comme bâtisseurs d'une tour au Revest. D'autres ont avancé qu'elle est l'œuvre des Sarrasins, ce qui justifierait l'appellation de « sarrasine » ; ces envahisseurs furent chassés de la région des Maures par Guillaume le Libérateur en 972, or cette tour de guet date de la fin du 13ème siècle ainsi qu'en témoigne son style de construction.

- **une tour du Moyen-Âge**

Y a-t-il eu une construction avant cet édifice ? ce n'est pas impossible puisqu'il y avait un castrum. Il reste peu de textes du haut moyen-âge ; pillages, incendies dus aux guerres intestines ou à des envahisseurs terrestres ou maritimes ont quasiment ruiné le fonds documentaire tant local que provençal. Le chercheur ne peut s'appuyer que sur les vestiges que révèlent des fouilles. Or le site ne révèle rien car la tour est bâtie directement sur le rocher. Cependant, grâce à la technique de construction de la tour, on peut dire à peu près à quelle époque appartient notre tour. Son parement à bossage rustique la situe dans le dernier quart du 13 ème siècle et le premier quart du 14 ème siècle, époque où surgissent en même temps de nombreuses tours à bosses. Elle trouve son pendant dans d'autres tours du Var, de même époque, de même facture, comme celle de Sanary que les textes citent en 1322.

❖ **1323 : obligation de se fortifier**

C'est en 1323 que le comte de Provence (le roi Robert) chargea son trésorier, Robert de Milet, d'inspecter les défenses de la côte de Marseille à Vintimille, sachant qu'elles avaient été laissées à l'abandon et craignant la menace des seigneurs voisins à l'est de la Provence. Robert de Milet établit un compte-rendu de visite à la suite de quoi chaque seigneur fut dans l'obligation de relever ses défenses sous peine de perdre son fief ; la tour devait être le point fort du dispositif. Dans celle-ci devaient se tenir en permanence 10 hommes, avec stock d'armes et de ravitaillement. La construction des fortifications et défenses particulières incombaient aux hommes des castra qui, de plus, devaient fournir armes et victuailles ; ils étaient tenus d'assurer la garde. Les membres du village gardaient les portes pendant la nuit et entretenaient les farots. (farot : tour qui supportait les feux d'alerte). Monsieur Trofimoff écrit dans son histoire du Revest, p 8 : » Beaucoup plus important qu'il n'apparaît aujourd'hui, Le Revest, de par sa position stratégique, occupait une place de choix dans l'organisation défensive des proches abords de Toulon ».

DÉNOMINATION

On a longtemps appelé « tour sarrasine » la tour du Revest. Mais depuis quand ? Nul ne le sait. Est-ce récent ? On est en droit de le penser quand on se réfère à la carte postale qui la présente comme Tour de l'Horloge (cf page de couverture du présent bulletin)

Le terme « sarrasin » apparaît au XI° siècle dans la Chanson de Roland. Ce terme est issu du bas latin sarraceni qui désigne un peuple d'Arabie. C'est un emprunt à l'arabe

charqiyin, pluriel de *charqi* qui signifie « oriental » (charq désigne l'est opposé à l'ouest – gharb, d'où « maghreb »).

En architecture on parle de sarrasine par ellipse de herse sarrasine. Ce terme apparaît dans les textes au 16ème siècle Cette herse, composée de pieux ferrés, s'abaissait entre le pont-levis et la porte d'un château-fort. L'entrée de certaines villes était protégée de la même façon. Quelques-unes ont gardé l'appellation de portes sarrasines. Dans le Var, on connaît la porte sarrasine de Fayence et celle de Lorgues.

Le parement à bossage n'est peut-être pas étranger à cette appellation de « tour sarrasine ». Cette façon de traiter la pierre mise en parement a été très employée à la fin des Croisades. Les seigneurs croisés ont trouvé en Palestine, chez les Sarrasins, des murs de ce type ; ils ont pu en ramener l'idée, à moins que des tailleurs de pierre, adhérents des loges du compagnonnage, ayant connu le Proche-Orient à cette époque, aient reproduit ce qu'ils avaient vu là-bas.

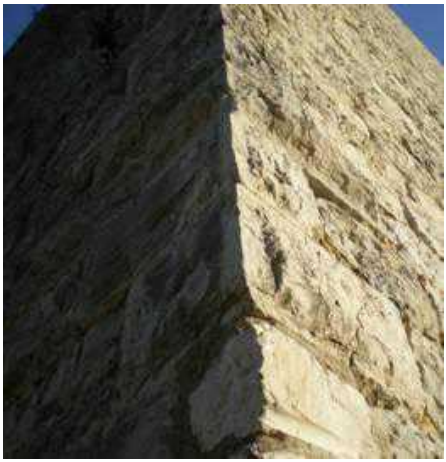
À partir du dernier quart du 13ème siècle se diffuse rapidement cette technique. On a dit que ces bosses servaient à faire ricocher les boulets de pierre atteignant le parement. Or il est des bossages en des endroits que ne peuvent atteindre les boulets. Il semble plutôt que le bossage soit d'ordre décoratif ; de plus, l'aspect défensif du mur en est renforcé. Dans « Citadelles d'Azur », Bernard Cros, à propos des bossages de la Grosse Tour de Toulon (début 16 ème siècle), dit que « tous ces signes architectoniques sont essentiellement symboliques ; ils tendent à affirmer la puissance de l'ouvrage, que ses maîtres veulent à la fois redoutable et signe de pouvoir royal. »

Il conviendrait donc désormais de remplacer l'appellation « tour sarrasine », source d'erreurs d'interprétation, par la dénomination de « tour médiévale » puisque le type de construction permet avec certitude de la situer dans le temps. Il est d'autres tours qui avaient la même fonction de guet, qui sont bâties de la même façon et à la même époque et qui ne portent pas l'épithète contestée.

J'ajouterai qu'on trouve en Bourgogne des cheminées dites sarrasines mais elles n'ont rien à voir avec les Sarrasins. Ce terme a été un temps dépréciatif ; il évoquait ce qui n'était pas conforme à l'usage, étrange. Mot péjoratif aussi : en provençal, une femme aux allures peu modeste est traitée de *sarrasino.*

COMPLÉMENTS D'INFORMATION TECHNIQUE

(1) ***parement*** *:*



Il s'agit de la face apparente de la pierre mise en place dans le mur ; il y a le parement extérieur et le parement intérieur. Un mur de cette époque est formé d'un parement extérieur et d'un parement extérieur, faits d'alignement de pierres ouvragées ; entre les deux parements, on comblait le vide avec des pierres

tout venant. Les ruines du château d'Ollioules en sont un bon exemple.

(2) <u>le bossage</u>

Le tailleur de pierres ayant équarri le bloc façonnait une bosse sur la partie visible, celle du parement. Sur le pourtour rectangulaire de cette bosse, il taillait une ciselure de largeur régulière, surfacée, appelée ***« liseré »*** *qui dégageait ainsi nettement la bosse. L'outil utilisé pour ce travail est* ***un rustique*** *; c'est le nom d'un marteau aux deux extrémités aplaties, dans le sens du manche, tranchantes et présentant de petites dents (on dit aussi bretture ou marteau bretté) ; par petites percussions sur la surface, l'artisan ôte de petits éclats d'une pierre assez tendre. C'est le nom de cet outil qui a donné le nom de* ***« bossage rustique »****.*

La technique du bossage était utilisée dans l'Antiquité. Dans les Bouches-du-Rhône, l'enceinte de Saint-Blaise, le mur du port grec à Marseille, d'époque hellénistique, l'enceinte romaine d'Arles témoignent de l'emploi du bossage. Au Moyen-Âge, ce n'est donc pas une nouveauté ; mais, ce qu'il faut noter c'est le renouveau de cette technique et sa rapide diffusion.

Les bossages rustiques médiévaux ont évolué. Le bossage rustique simple présente une saillie bien marquée ; le bossage peut aussi présenter un chanfrein à sa rencontre avec le liseré. Si la bosse est arasée pour présenter une surface plate et lisse, émergeant au-dessus du liséré, il s'agit d'un bossage rustique tabulaire ; l'artisan peut aussi y créer un chanfrein. Évolution

aussi du liseré et des joints qui deviennent plus larges, ce qui permet de dater l'édifice.
Le bossage peut se pratiquer sur pierre calcaire, comme celle du Revest-les-Eaux, ou sur du basalte, comme le château d'Évenos.

La carrière d'extraction de la pierre utilisée se trouvait généralement à côté du chantier de construction. Pour la tour du Revest, les bancs de calcaire utilisables ne sont pas loin. Mais on ne sait où se situait la carrière.

Les deux photos ci-dessus représentent respectivement une vue partielle du chaînage d'angle sud-est et la porte d'entrée première à 7 m du sol encadrée de pierres à bossage ; de chaque côté, une archère ornée pareillement.

LA TOUR AUJOURD'HUI

Elle a été l'objet d'une restauration ordonnée par la municipalité ce qui a valu au Revest le Trophée du Patrimoine 1997 dans le cadre du concours organisé depuis 1995 conjointement par l'Association des Maires de France, le Crédit local de France et la Fédération Nationale du Bâtiment, pour encourager les efforts des communes qui veulent améliorer leur cadre de vie. Le 11 juillet 1997, madame Fenassile, maire du Revest, recevait le Trophée 1997 et la médaille d'or de l'association des villes de France.

Au cours de l'été 1994, pendant trois semaines, les jeunes bénévoles de l'A.P.A.R.E. (Association pour la

Participation et l'Action Régionale), venus de différents pays d'Europe, « Pendant trois semaines, ces jeunes venus de divers pays d'Europe, ont participé à la restauration du carrelage des sols et des escaliers intérieurs.

La Tour est inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques par arrêté du 10 janvier 1964.

Elle est ouverte au public en septembre lors des Journées du Patrimoine. La communauté d'agglomération Toulon-Provence-Méditerranée (TPM) est devenue en 2006 responsable de ce bâtiment.

Sources :
- bulletin de l'Académie du Var, année 1900, p111 (Messieurs Jules Vidal et Rémy Vidal)
- histoire du Revest, par M. Pierre Trofimoff
- regards sur un terroir -Ollioules- sous la direction de M. Henri Ribot (C.A.V)
- Le Revest et la Vallée de Dardennes des Temps Préhistoriques au Moyen-Âge, par Monsieur Armand Lacroix
- pierres à bosses dans les Alpilles et le Lubéron, par Anne-Marie Durupt (collection Châteaux-Forts d'Europe n° 6 - 1998)
- Citadelles d'Azur, de Bernard Cros (Édisud)
- presse : infos Le Revest les Eaux n° 57 ; Var Matin République
- arrêté d'inscription à l'inventaire des monuments historiques
- photos de l'auteur et de René Vernet
- TPM (Toulon-Provence-Méditerranée)

REMÈDES DE GRAND'MÈRES

par Jean Meiffret [46]

Invité à vous entretenir des remèdes de « Grand'mère » est un vaste programme que je vais concentrer du milieu du 18ème au début du 20ème siècle.

Les gens de la vallée de Dardennes et ceux de La Valette disaient des Revestois : « *Es lou païs dei masco* ». Masco, ce mot nous vient du sarrazin « mask » (sorcière, fille rusée) et nous fait entrevoir que les gens de ce village avaient la réputation un peu sulfureuse de soigner dans le secret certains maux.

Mais tout d'abord comment se soignait-on à cette époque où les remèdes de grand'mères se croisaient avec les grandes découvertes médicales ? Époque où on utilise toujours les sangsues et où on découvre en même temps les rayons X et les germes responsables des principales maladies infectieuses. Il n'existe à cette époque ni sécurité sociale, ni tarifs conventionnés, la consultation médicale se paie en général 3 francs (prix d'une journée de travail), la visite à domicile 5 francs, la visite de nuit (exceptionnelle) 10 francs, d'où l'hésitation avant d'appeler le médecin, d'autant plus que l'éloignement de celui-ci complique les choses. Devant ce contexte, il fallait se débrouiller avec les moyens du bord ou,

[46] Communication faite lors de la Journée de la Nature, le 24 mai 2008, au Revest-les-Eaux.

dans les cas graves, transporter le malade dans une charrette et descendre chez le praticien ou à l'hôpital.

Les patients étaient-ils atteints de maladies caractéristiques de l'époque ? Bien sûr, et l'on peut affirmer qu'avec les maladies que nous connaissons de nos jours, les goutteux et les constipés étaient légion en raison soit d'une nourriture forte (gibier, viandes fraîches, féculents), soit d'une sous nutrition à cause de la pauvreté et du travail manuel pénible.

L'anémie faisait des ravages avec une médication à base de fer (eau de clous rouillés) et surtout à grand renfort de cuillérées d'huile de foie de morue : cauchemar des enfants qui, devenus âgés, s'en souviennent encor !

Aussi à côté de ce bouillonnement médico-pharmaceutique s'installent une médecine et une pharmacie parallèles de tradition que sont les remèdes de grand'mères et la médecine de bonne fame[47].

Remèdes de grand'mères ou de bonne fame, est-ce la même chose ? Quand on dit remèdes de grand'mères, on imagine la coquette maison rurale, entourée d'un jardin de curé, où poussent la verveine, la menthe, le tilleul et diverses herbes aromatiques, avec le parfum des tisanes, ainsi que le goût du lait

[47] Fame : Ortographe exacte. Vient du latin *Fama* qui signifie *renommée*, *réputation* (fameux). L'erreur courante d'écrire « *remèdes de bonne femme* » au lieu de « *remède de bonne fame* » venait vraisemblablement du fait de la connaissance de la pharmacopée ancienne par certaines femmes.

de poule, et toutes ses senteurs qui restent attachées aux maladies bénignes de l'enfance.

Les remèdes de bonne fame évoquent un milieu social plus rude, plus pauvre, trop longtemps synonyme d'indifférence à la maladie, alors que les remèdes de grand'mères n'excluent pas l'appel au médecin ; ils viennent en complément.

Pourtant les pratiques de ces personnes sont souvent deux facettes de la même chose, ce sont des médecines transmises par génération, ce sont des médecines naturelles, très simples, pratiquées avec ce que l'on a sous la main (plantes, légumes), ce sont des médecines qui calment et qui réconfortent.

Mais d'abord il nous faut situer les grand'mères autrefois, qui étaient-elles ? Personnage important de la cellule familiale, vivant souvent sous le même toit, au plus dans la rue à côté, dans le même village, elle était la gardienne des traditions et des savoirs à transmettre. Une grand'mère qui meurt emporte souvent avec elle le secret d'une tisane, d'un cataplasme qui se voient négligés, oubliés, perdus. Ces grand'mères prenaient en charge non seulement les malades, les enfants, mais aussi les femmes au moment de l'accouchement où elles apparaissent comme témoins de nombreuses déclarations de naissances. Nous citerons pour preuve l'épouse de Pierre Meiffret Anne Daumas (1767-1859), dont le nom apparaît dans les actes de naissance du hameau des Olivières, qui aidait certainement aux accouchements tout en n'étant pas sage-femme. Il est vrai qu'elle eut 11 enfants elle-même.

Nous arrivons donc à la signification symbolique du terme « *remèdes de grand'mères* ». Ces remèdes, nous l'avons dit, viennent de la transmission orale, de génération en génération, parfois aussi, depuis le début du 18ème siècle, des livrets de colportage.

Ces femmes dévouées, disponibles, proches, pratiquaient une médecine d'urgence, empirique, parfois magique. Elles avaient des secrets que nous n'employons plus depuis belle lurette : qui boit encor une infusion de marjolaine contre les maux de tête, qui use encor du plantain contre la diarrhée, du lierre contre les cors, du cerfeuil broyé pour la douleur de côté, et des feuilles de cyprès en fumigation contre la coqueluche, et l'on pourrait en citer tant d'autres « *sic transit* ».

Mais elles nous ont laissés :

- pour les migraines, les compresses d'oignons crus,
- pour les bains de pied, les compresses de moutarde ou de feuilles de noyer,
- et cette pratique d'ôter les insolations par des prières (ce que n'a jamais pu expliquer notre médecine),
- Les feuilles de chou vert cuites et les fleurs de soucis pour enlever le feu des brûlures ainsi que la fameuse huile de mille pertuis (*l'oli rouge*) dont les fleurs étaient cueillies le jour de la Saint Jean d'été.
- « Le toupin » décoction de jujubes, de figues sèches, d'amandes, de pommes séchées, de coquelicot avec ajout d'une feuille de laurier sauce en cas de fièvre. Ce remède souverain pour les charretiers qui avaient eu la pluie et le froid !

- Les limaces crues pour les maladies de poitrine (dont les Japonais en 1950 ont isolé une molécule efficace : l'hélicidine).

Enfant, je me souviens d'une vieille tante revestoise que l'on considérait comme miraculée. Née aux Olivières en 1848, elle fut condamnée par les médecins qui avaient diagnostiqué une grave maladie de poitrine. Elle avait 16 ans. Devant ce terrible diagnostic, une grand'mère du voisinage (dont nous avons perdu le nom) fit avaler le matin à jeun et durant un mois 6 ou 7 limaces crues qui avaient auparavant macéré dans du sucre roux. Cette médication plus qu'empirique eut de l'effet puisque après une vie de dur labeur, cette tante mourut en 1937 à l'âge de 89 ans : un record !

D'autre part le religieux eut dans la pratique des remèdes de grand'mère une incidence. Le jeûne obligatoire certains jours de l'année, les prières de conjuration qui sont une pratique très ancienne.

Il y avait aussi les points de frictions à des endroits du corps pour certaines affections (maux de gorges, foulures, migraines …).

Les tisanes tiennent la première place dans les médications de grand'mères, mais il y a aussi les cataplasmes, les lavements et purgations (4 fois l'an), les simples bouillons (d'herbe, poireau, carotte, céleri …), de veau et la fameuse « *Aïgo bouillide* » qui sauve la vie ! Les vins sucrés de sauge pour relever le tonus des accouchées, de salsepareille comme dépuratif.

L'industrie pharmaceutique naissante va s'emparer de ces recettes en les élaborant pour former des spécialités. Leurs apparitions sur le marché ne datent pas d'hier, déjà, au début du 18ème siècle, elles étaient vendues par colportage.

Quelques unes ont traversé les siècles et sont devenues des médicaments de Mamie ! Nous en citons quelques unes :

- L'eau de mélisse des Carmes (1615),
- Le sirop delabarre (1620),
- La jouvence de l'abbé Soury (1760),
- Le papier Rigollot (1880),
- Le baume des Pyrénées (1890), et bien d'autres !

D'une préparation, d'un secret à l'autre, nous avons vu que la médecine naturelle des grand'mères d'hier est devenue la médecine naturelle d'aujourd'hui.

Il convient donc d'insister sur l'aspect immuable de cette médecine, lointain héritage de nos ancêtres. Dans la prédilection moderne pour les pratiques populaires, il faut voir également un désir de retour à la nature que l'on rencontre à l'heure actuelle sous d'autres aspects : lutte contre la pollution, nourritures bio, promenades en montagne, médications phytothérapiques, …

S'appuyant sur le passé et la tradition, cette médecine d'appoint appelle à la sagesse avec des règles de vie simples, l'emploi de procédés adjuvants et secourables dont l'efficacité thérapeutique s'est avérée indiscutable pour compléter un traitement trop médicamenteux.

Voici simplement ce qu'il fallait dire des médications de nos grand'mères revestoises. Elles avaient leurs médecines à portée de la main, leurs jardins, leurs collines leurs officines !

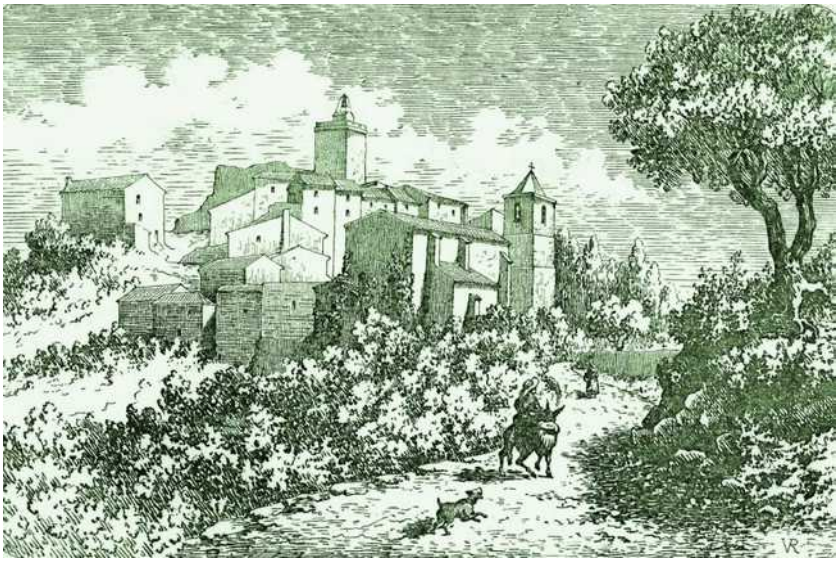
Avec tous les souvenirs parfumés que cette causerie a pu vous apporter, nous aurons une pensée pour Jojo, herboriste sans diplôme, qui fut pour le Village le dernier cueilleur de nos collines revestoises.

Quelques conseils :

Romarin : troubles digestifs hépatiques, calmant de la toux.
Thym : aérophagie, diarrhée, troubles intestinaux, herpes.
Sauge : stimulant, tonique.
Olivier sauvage : hypertension, fièvre.
Tilleul : calmant, insomnie, bains relaxants.
Verveine : fièvre, digestion.
Pissenlit : maladies de foie, diurétique.
Fleur d'oranger : calmant en dilution dans le biberon des bébés.
Fenouil : flatulence, gaz intestinaux,
Camomille : stimule la mémoire.
Lavande : un sachet sous l'oreiller apporte le sommeil.
Mélange de queues de cerise, de barbe de maïs et chiendent : diurétique.

Les Associations

Loisirs et Culture
Les Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène
L'Office du Tourisme du Revest-les-Eaux



Lithographie réalisée par Rémy Vidal en 1870

Notre Village est un magnifique lieu de vie, notre Vallée aussi : mais comment y vivait-on au temps de la préhistoire et depuis ?

Cette « promenade historique» vous invite à suivre quelques pistes qui vous permettront quelques réponses.